

Les Carpates oubliées

Éditions L'INSTANT PRÉSENT

Rue Blaes, 136

1000 Bruxelles

Belgique

Tél. & Fax: 32-2-513.28.91

© Nicolas Springael, pour les photographies

© Bernard De Backer, pour les textes

Cet ouvrage ne peut être reproduit, même partiellement, par quelque moyen que ce soit,
sans l'autorisation écrite des auteurs.

Bernard De Backer

Textes

Nicolas Springael

Photographies

Les Carpates oubliées

*Trois saisons
au pays de la Tisza noire*

Séjours en Ukraine carpathique

L'INSTANT PRÉSENT

A nos amis d'Ukraine

... ici la vie et la mort s'affrontent chaque jour comme deux mégères sans que personne n'intervienne pour rendre l'explication moins amère. Les pays durs et qui rattrapent le temps perdu ne connaissent pas ces ménagements.

Nicolas Bouvier

Invitation

AU MOIS D'AOÛT 1993, un peu moins de deux années après la dissolution de l'URSS dans une datcha de Biélorussie, je sortais d'un hôtel décomposé – gravats, poussière et indifférence –, à quelques kilomètres de la frontière entre l'Ukraine et la Roumanie; en Transcarpatie, exactement.

Un ciel clair couvrait la vallée ravagée par des inondations. Les usines abandonnées, la gare défaite et les casernes pour civils dont l'urbanisme soviétique avait fait grand usage – même dans les petites villes de province – s'éloignaient au fur et à mesure que je progressais dans la montagne. Mon chemin attaquait de front, sans finasser en courbes et virages, les mamelons bossus et humides des Carpates. Les ornières étaient profondes, creusées par le passage des charrettes et des camions qui desservaient les hameaux, descendaient les foins, les troncs d'arbres et les écoliers.

Je m'enfonçais dans une campagne pentue et recluse, peuplée de vieilles maisons de bois, de champs remplis de fleurs sauvages et de forêts silencieuses. À l'orée des premiers alpages, alors que le soleil encore chaud irisait les crêtes d'une lumière oblique, je décidais de bivouaquer au flanc d'une colline couverte de myrtilles. J'y fis la connaissance d'une famille de campeurs venue de Kiev avec leurs cinq enfants, accompagnée d'un parent originaire de Tchernivtsi, en Bucovine du Nord.

Les tentes en coton élimé des campeurs ukrainiens étaient recouvertes de larges feuilles de plastique translucide, fixées par des pinces à linge. Il leur avait fallu deux jours de train et de bus pour atteindre les Carpates, avec leurs sacs à dos immenses, chargés de casseroles remplies de choux, de betteraves et de pommes de terre, de scies et de haches pour le feu du soir. Tatiana, délicate quadragénaire aux yeux tristes et doux, m'invita à partager leur repas, un bortsch de légumes et de porc que nous avons préparé ensemble et dégusté lentement, arrosé de vodka, autour du feu de camp.

On ne boit jamais la vodka seul et on la boit en mangeant – cul sec. Dès la première rasade, une onde de chaleur vous envahit et diffuse ses vibrations dans les moindres interstices du corps et de l'esprit. Des liens invisibles rapprochent alors les convives et mêlent leurs rires et leurs regards au parfum de la terre, au vent du soir, au simple fait d'être là.

Après avoir longtemps chanté – la nuit débordant des vallées pour gagner lentement notre refuge –, nous avons parlé de l’Ukraine. Mes amis d’un soir avaient peur. La pauvreté rongeait les villes et les campagnes, la Crimée était au bord de la sécession, les Ukrainiens russophones de l’Est ne voulaient pas de ceux de l’Ouest, ou inversement. La guerre civile menaçait – « comme dans les Balkans », me disaient-ils. Les braises devaient noires, ainsi que nos visages dans la nuit.

Le lendemain, j’ai marché quelques heures avec eux, puis me suis dirigé sous une pluie battante vers les alpages du Mont Bliznitsa, étendues d’un vert incandescent balayées par des rouleaux de brume. Plus tard, je descendis dans la vallée, franchis la Tisza noire et pris le train pour Lviv.

Je m’étais promis de revenir dans ces montagnes oubliées, le pays des Houtsouls, mais aussi des Hongrois, des Juifs, des Roumains et des Tziganes. Celui de la folie tourbillonnante d’Ivan et de Maritchka au milieu des forêts cathédrales et des églises en bois, immortalisée par le cinéaste Sergueï Parajanov dans Les chevaux de feu.

Six années plus tard, fin septembre 1999, le dernier été indien du millénaire baignait la plaine hongroise dans une atmosphère chaude et blanche. Avec Nicolas, photographe dans le quartier des Marolles à Bruxelles, je me retrouvais dans un tortillard international en provenance de Budapest, s’approchant de l’Ukraine avec une lenteur qui ressemblait à de la mauvaise volonté. Nous avions décidé de passer trois saisons dans le pays houtsoul, au pied des Montagnes Noires qui dominent les Carpates.

Depuis ma découverte de l’Ukraine, les médias occidentaux – à de rares exceptions – continuaient de réduire l’existence du pays à la catastrophe de Tchernobyl et celle de la Transcarpatie aux inondations de la Tisza. Une barrière invisible, aussi forte et tenace que le rideau de fer, maintenait l’un des plus grands pays d’Europe dans une existence fantomatique. Il s’identifiait encore, dans l’imaginaire occidental, à quelques Cosaques cavalant dans la steppe, sur fond de plaines à blé et de coupoles dorées. Sa dépendance séculaire à l’égard de son puissant voisin s’incarnait dans l’expression mille fois resassée de « grenier à blé de la Russie », dont des millions de paysans ukrainiens payèrent le prix fort à Staline, en 1933 – après avoir ployé pendant des siècles sous des hobereaux de diverses origines.

L’intégration programmée des pays de la Mitteleuropa (Hongrie, Pologne, Slovaquie...) dans l’Union européenne, loin de rapprocher l’Ukraine, la rejetait dans les limbes d’une réalité sans cesse contestée, « terre des confins » incertaine et hybride, en voie d’être coupée de ses voisins occidentaux.

La frontière de ces éternels confins s’approchait. Une vraie frontière au cœur du continent, avec ses miradors, ses chiens et ses douaniers soupçonneux. Nicolas posa nerveusement la main sur son matériel photo : deux boîtiers, quelques objectifs et une cinquantaine de rouleaux. Je vérifiai mon visa, dont l’octroi avait été motivé officiellement, sur invitation d’un ami de Kiev, pour des « consultations commerciales ».

On appelait les gens qui vivaient dans la montagne les goryini, les montagnards.

EXTRÊME EUROPE

LE TRAIN S'EST VIDÉ. Les bourgs orientaux de la Puszta hongroise, agglomérations étales aux noms imprononçables, ont absorbé peu à peu les derniers passagers. Au sortir de Záhony – une bourgade sans âme où se retrouvent trafiquants de cigarettes et siphonneurs d'essence –, des rangs de peupliers enserrent le convoi qui grimpe une courte rampe avant de s'immobiliser en crissant au pied d'un mirador rouillé.

Autour de nous, la terre est vide et muette: landes en friche, bornes de vieux béton grumeleux, sentes pour chiens et miliciens... Perpendiculaire à la voie, une triple clôture métallique serpente vers l'infini, enlacée par des buissons de chèvrefeuille qui lancent leurs surgeons vers le ciel. On devine, derrière ce rideau ferreux envahi par la verdure, le miroitement des eaux et les berges sombres de la Tisza.

Le ronflement familier de la motrice est aspiré par le silence; il n'y a plus que de rares cris d'oiseaux et le fin bruissement des trembles sous le vent.

Des pas d'hommes qui s'approchent, cognant du pied le ballast souillé, brisent la quiétude; le soleil projette leur ombre trapue entre les rails. Le premier, fusil en bandoulière, est suivi par d'autres portant casquette et musette de cuir. On entend le choc de leurs bottes aux portes du wagon, puis des voix rudes et tranchées qui résonnent dans le couloir.

Après le contrôle des passeports, le convoi s'ébranle et traverse la Tisza. Les fourgons survolent une rivière épaisse, plombée de limon gris et bordée de vasières, pour rejoindre la berge orientale, coiffée d'herbes folles et de buissons jaunis. La plaine de Transcarpatie est voilée par une brume de chaleur, les maisons et les champs se perdent dans une gaze blanchâtre qui irrite les yeux.

Le nom d'une gare, tracé en caractères cyrilliques sur un pignon dépeint, s'immobilise à notre hauteur.

Nous posons le pied sur l'arête polie des voies en ajustant nos sacs. Des soldats en armes nous dirigent vers un pavillon en retrait des quais, où nos bagages sont déposés sur un tapis roulant qui les emporte dans un caisson métallique, ourlé de fanons noirs en caoutchouc épais. Une jeune femme en uniforme s'inquiète de l'objet de notre voyage, de

nos contacts dans le pays. « Vous n'êtes pas journalistes ou membres d'une secte ? La plupart des Occidentaux franchissant cette frontière, nous dit-elle, sont des pasteurs anglo-saxons. »

WAGONS POUR UZHGOROD

L'express de Moscou s'approche du quai lorsque nous sortons du pavillon. Son museau rond et bosselé orné des symboles soviétiques glisse sur les rails, flanqué de cheminots suspendus aux marchepieds. De nombreux voyageurs circulent à même les voies, d'autres dorment sur des bancs de fer ou mangent sous les arbres. Oleg, un cartographe du Caucase qui avait fini par débrouiller nos affaires à la douane, agite le bras avant de monter dans un wagon pour la Russie. Notre train viendra plus tard, sur une voie herbeuse qui s'en va vers Uzhgorod.

En attendant, nous marchons gauchement sur les quais écrasés de chaleur. Tout, ici, semble plus lent, plus silencieux, plus éteint. Dans un russe hésitant, on s'informe à propos du départ du train. Il faut attendre plus longuement, car l'heure aussi a pris du retard. On parle à voix basse en laissant le temps couler, puis un léger mouvement se fait dans la foule : une vingtaine d'hommes et de femmes se lèvent et se dirigent vers un groupe de wagons rougeâtres qui tangue sur les rails.

Notre compartiment est éclairé par un soleil orange nappant les bancs de bois. Le lattis de planchettes s'étant déformé au fil des ans, les dossier offrent une surface bosselée, figée par de fortes couches de vernis. Encadrant les portières, un papier bleu cobalt tapisse les cloisons. Des marchands ambulants franchissent bientôt ce portail éclatant de couleur : femmes bottées et couvertes de fichus à fleurs transportant des glaces dans de petits seaux, hommes maigres au visage tailladé, engoncés dans des vestons élimés, présentant des bouquets de fleurs aux passagers. À travers les vitres maculées de poussière, on aperçoit des chantiers endormis, des usines éventrées aux longues cheminées baguées de cercles rouges, des champs rouissis par l'été finissant.

Parfois, comme épuisé par sa lenteur, le train s'immobilise en rase campagne. Des passagers sautent sur le ballast, escaladent les clôtures et traversent les champs en file indienne.

Arrivés à Uzhgorod, nous errons dans la gare sous le regard magnétique d'un Maître bouddhiste qui nous suit d'affiche en affiche. Enfin, une voix perce les murmures de la foule ; un jeune homme saute d'un parapet et se dirige vers nous, le regard vif et le sourire enjoué. D'autres nous rejoignent. Les paroles fusent, se croisent et se perdent. On finit par s'asseoir pour trinquer et s'accorder. Nos amis de Kiev et d'Uzhgorod – Igor, Viktor et Vitali – sont au rendez-vous.

Dans l'appartement étroit de Viktor, non loin du stade *Avant-garde*, les voyageurs entassent leurs bagages, leurs cadeaux et leurs bouteilles. On dispose des matelas, des tables et des chaises. Deux guitares résonnent, des assiettes se remplissent... Les idiomes se mélangent, comme les chansons et les plats, le vin de Moldavie et la vodka poivrée. Après le repas, les cigarettes grésillent sur la terrasse encombrée de caisses et de boîtes. La nuit est traversée par la stridulation des criquets et la pétarade des vélos-moteurs sous les étoiles.

VERS LA MONTAGNE

Le lendemain, dans la vieille Lada de Viktor, nous longeons les Carpates en direction de la Roumanie. Accrochés aux vagues du piémont, des vignobles ensauvagés sont couverts de grappes noirâtres. Des femmes et des enfants les vendent par seaux le long des routes : des raisins fermes et ronds, duvetés de pruine, qui giclent sous la dent et agacent le palais. On croque des pommes acidulées, des prunes et des noix fraîches. Viktor fait circuler du pain et du saucisson, du fromage de brebis et de la bière de Kiev, alors qu'au loin, les toits argentés des églises – bulbes et flèches couverts de métal – étincellent au soleil.

À la frontière roumaine, elle aussi bardée de miradors et de grillages, la Tisza oblique plein nord et fend la montagne. Nous remontons une vallée étroite, aux flancs couverts d'alpages et de mazots colorés, jusqu'à proximité d'une source.

Près du bassin où nous remplissons les gourdes, un monument érigé en 1887 par les Habsbourg indique le « Centre de l'Europe ». Une inscription latine gravée dans un socle de pierre informe les voyageurs que les arpenteurs de l'Empire ont déterminé la position exacte du lieu – entre Atlantique et Oural, Grèce et Cap Nord – « *cum mensura gradum meridionalum et parallelorum* ».

À proximité de Rachiv, la rivière se scinde en deux affluents. Nous nous éloignons du lit de la Tisza blanche qui s'en va vers les contreforts boisés du mont Goverla, point culminant de l'Ukraine.

Après des heures de route le long de la rivière torrentueuse, la voiture atteint la haute vallée de la Tisza noire à la nuit tombante. Des passerelles suspendues relient les deux rives. On aperçoit quelques églises, une usine aux vitres brisées, un hôtel en ruine, des magasins d'État et des paysans en charrette arpantant la rue principale de Iasinia.

Nous traversons la rivière sur un pont de béton neuf, piqué de ferraille torsadée. De l'autre côté, des oies s'écartent en se dandinant sur le chemin de terre, tandis que les phares balayent une rangée de petites maisons entourées de jardins sauvages.

Les montagnes sont là, éclairées d'un dernier soleil couronnant la nuit froide des vallées.

A mi-chemin des Montagnes Noires, ils se sont arrêtés pour se reposer.

Première saison

Babyne lito

L'été des grands-mères

UN PUSSANT ANTICYCLONE situé sur l'Europe centrale nous protège sous sa colonne d'air immobile. Chaque nuit, l'humidité exsudée par les forêts, les prairies et les rivières se condense et noie les vallées dans un épais brouillard. À l'approche de midi, les nuées s'évaporent sous l'effet d'une chaude lumière d'arrière-saison, mordorée et caressante. On devine les collines qui bordent la vallée, tapissées de prés fraîchement fauchés avec leurs jets de colchiques mauves traçant des cercles magiques au pied des meules de foin. De fines clôtures en bois, formées de lattes taillées en pointe, sillonnent le paysage au gré des pâtures et des potagers. Plus haut, aux flancs des montagnes, des colonies de cèpes, bolets et autres pieds-de-mouton s'épanouissent dans les sous-bois couverts de feuilles en décomposition.

C'est *babyne lito*, l'été des grands-mères. L'on dit dans ces contrées qu'une fois passées la fleur de l'âge et la mort de leurs maris, un regain de chaleur et de lumière illumine quelquefois leur vie. Par analogie, le bref flamboiement du début de l'automne porte leur nom.

Quand le soleil perce la brume, nous apercevons les silhouettes arrondies des sommets qui dominent la vallée : Goverla, Petros et Bliznitsa, vastes montagnes bossues, couvertes d'alpages couleur rouille, où paissent des moutons courtauds aux grêles sonnailles. Au pied des estives – les *polonina* – dans des burons humides et enfumés construits à la lisière des forêts, des bergers passent la belle saison à fabriquer du fromage de brebis dans de grands chaudrons, posés à même les feux de planchettes.

Devant nous, les eaux de la Tisza noire, encore nappées de vapeurs immobiles, épousent le chaos des rochers. Un pont suspendu oscille dangereusement, au gré des vacillements de paysans qui s'agrippent aux câbles de suspension. Après une traversée mouvementée, nous prenons pied de l'autre côté de la rivière, tout en continuant à tanguer sous l'effet du mal de terre. En face, un étroit sentier conduit au sommet d'une colline ronde et verdoyante, là où un cercle de frênes entoure une large église de bois ouvrage, trapue et élégante, surmontée d'un dôme en oignon de tulipe couvert de minces bardes de sapin.

Un Christ en croix étincelle sous le soleil qui a définitivement chassé le brouillard.

Les hommes avaient construit des abris dans les vallons, là où l'eau coule et où le vent ne souffle pas.

LA LÉGENDE D'IVAN

Le chapelain, un petit homme tendu et sautillant qui veille sur les cierges et les troncs, raconte l'origine miraculeuse de Iasinia, son village. «Il y a très longtemps, un berger nommé Ivan Strouk errait dans la vallée avec son troupeau de moutons. Une tempête de neige le surprit sur cette colline. Il s'abrita sous les frênes avec ses brebis, mais la tempête dura si longtemps qu'il fut obligé d'abandonner son troupeau pour regagner son lointain village. Quand il revint, beaucoup plus tard, il retrouva ses bêtes qui avaient miraculeusement survécu et prospéré. Il décida d'ériger une chapelle en ce lieu de prodige. Bientôt un village se développa dans la vallée et prit le nom de Iasinia, du nom des arbres qui avaient protégé les brebis. Le frêne se dit *iasin* en ukrainien.»

Après une hésitation, le chapelain décroche avec précaution une toile colorée suspendue au mur de l'église, entre les colonnades baroques, les icônes et les offrandes paysannes. C'est un rouleau rectangulaire tendu entre deux lattes, composé d'une large frise où quatre roses épaisses, émergeant d'un lacis de tiges et de fleurettes, encadrent une scène pastorale. On y voit le berger de la légende, un mouton sur l'épaule, veiller sur son troupeau à côté de l'église qui porte maintenant son nom.

Des villageois nous rejoignent sur la colline pour participer à l'office orthodoxe. Le pope, grand barbu au visage oblong, accueille ses ouailles en compagnie de fortes *babouchkas*, assises sur un banc devant l'église. Puis l'office commence, ponctué d'innombrables signes de croix, prosternations et récitations psalmodiées.

Au moment de la consécration, le chapelain Ivan nous entraîne au dehors, vers le large clocher en bois situé derrière le corps principal de l'église. Au premier étage, il nous montre deux immenses bourdons alignés à côté d'un carillon. Il se saisit de sangles reliées aux balanciers qui actionnent les battants et, d'un mouvement puissant et cadencé, fait virevolter les marteaux qui frappent la paroi des cloches et font trembler tout l'édifice. Après quelques minutes, le visage cramoisi par l'effort, dents en or brillant au soleil, il laisse tomber les sangles et se précipite sur le carillon. Son geste se fait caressant, il reprend son souffle au son des clochettes.

CIMETIÈRE ET EAU DE VIE

Ivan nous dit de rester: un paysan doit être inhumé dans le vieux cimetière. C'était un homme d'une cinquantaine d'années à la santé fragile. Alors qu'il gardait les vaches du kolkhoze, l'une d'entre elles s'est échappée vers les collines. Le paysan, pris de panique, a couru la montagne et son cœur a cédé.

Nous voyons bientôt, précédant un camion militaire, le cortège funéraire conduit par des enfants de chœur portant des bannières colorées. Le cercueil est déchargé du camion et toute la troupe traverse la Tisza sur le pont suspendu. Le mort est porté à dos d'homme dans un cercueil ouvert – son visage apparaissant au sommet du raidillon lorsque la troupe franchit le cercle des frênes. À quelques pas, le couvercle du cercueil accompagne le corps du défunt. La foule se rassemble dans un coin du cimetière, verger sauvage parsemé de fleurettes où de vieux pommiers laissent choir des fruits aigres sur les tombes. Deux popes

On s'y réfugiait même de Kiev. On raconte qu'il y avait là beaucoup de ciseleurs, de couturières, de tisserands, de fourreurs, de serruriers et de musiciens.

entament les lectures. Regroupés devant les officiants, les proches se prosternent subitement sous une étole tendue par l'un d'eux. Pendant de longues minutes, la famille accroupie répond au récitant à la barbe pointue, puis, d'un geste décidé, des hommes couvrent le cercueil et enfoncent les clous sans ménagement. À ce moment précis, un groupe de femmes en robes noires, coiffées de fichus, éclate en sanglots. Mais rien n'arrête le martèlement froid des fossoyeurs. Le cercueil clos est bientôt descendu dans la fosse. La famille se saisit de mottes de terres durcies par le soleil, les projetant sur les parois de bois qui retentissent lugubrement.

Plus tard, nous croisons quatre femmes attablées près d'une stèle. Ici, dans les cimetières, les tombes sont souvent flanquées de tables et de petits bancs; on a l'habitude de déjeuner avec les morts. Les femmes ont disposé de la nourriture sur la table: un grand pain blanc, un pot de pâté, un autre de fromage et une assiette de crudités voisinent avec une bouteille de vodka. Un sourire complice, suivi d'un geste de la main; on nous invite sans cérémonie.

Bientôt, la vodka aidant, la conversation va bon train. L'une des *babouchkas* a perdu son mari, il y a trois ans, et ne s'en remet pas. Les yeux rougis, elle nous raconte sa vie et ses misères. Ses amies l'entourent avec chaleur, tout en mangeant des tartines beurrées accompagnées des petits verres avalés cul sec. Toutes les grands-mères n'ont pas droit à leur été.

HATA

Un matin, nous partons dans les collines. Dans un brouillard glacial, nous remontons un chemin de boue durcie, creusé de larges fondrières. Des mazots émergent de la nuit humide dans un concert de volailles caquetantes et de hennissements tremblants. Chaque maison a son style, les paysans les construisant avec les moyens du bord. Fins coloristes, ils décorent les murs et les pignons de motifs éclatants qui s'adoucissent au fil des saisons. À côté du corps de logis principal, chaque *hata* (habitation paysanne) est flanquée de deux ou trois cabanes abritant la ménagerie et les outils, d'un potager cintré de planchettes, où s'agrippent pois, potirons et courgettes.

Au débouché du chemin, nous aboutissons sur un plateau faisant face à la vallée. Un homme mince, casquette à visière et larges moustaches tombantes, vient à notre rencontre. Il tient un poulain par l'encolure et son sourire ébréché lui donne un air d'enfance retrouvée. Ivan Diatchouk nous accueille de manière princière. Avec beaucoup d'élégance et de gentillesse, il nous explique que le poulain doit rejoindre la jument dans une prairie voisine, après une nuit passée dans la touffeur de l'étable. « Mais, ajoute-t-il, passez me voir à la maison dans une demi-heure et je vous ferai goûter du lait frais. » Nous suivons à distance Ivan et son poulain, immergés dans un bain de brume qui étouffe le moindre bruit.

Au retour, sa fille – une future institutrice prénommée Liouba – nous fait les honneurs du logis. La vieille maison est tapie au bout d'une pâture d'herbe rase, brillante de rosée, où gambadent de gros moutons fantasques. C'est une large bâtisse de plain-pied, couverte d'un patchwork de planches et de tôles rouillées qui surplombe une petite terrasse de bois vermoulu. Un petit chien ondulant comme une anguille se précipite en rase-mottes dans l'herbe.

La nouvelle maison est immense et craquante de bois frais; on y entre comme dans un sanctuaire. Des images sulpiciennes décorent la salle à manger, les rideaux de dentelle laissent filtrer une lumière tamisée dessinant des arabesques sur le plancher de sapin clair. Liouba est aux anges: assise avec sa petite sœur sur un large divan couvert de coussins, elle se prête avec grâce à une séance de photographie. Agenouillé aux pieds de ces princesses houtsoules en jeans et robes à fleur, le photographe donne quelques consignes qui se perdent en rires et confusions. Le père, un seau de lait frais à la main, contemple la scène du pas de la porte.

Quand ils sont devenus si nombreux qu'ils ont commencé à se sentir à l'étroit dans les vallons, certains se sont établis encore plus haut. On les a appelés les verkhovyntsi, les gens d'en haut.

TRANSPORTS MATINAUX ET ATELIER CLANDESTIN

Ivan nous a adoptés. On l'accompagne le lendemain pour assister au transport du foin et à une séance de pose chez le maréchal-ferrant. À six heures tapantes, nous sommes dans les pâtures en compagnie d'un voisin placide et joufflu qui rentre du fourrage pour ses animaux. Ivan est le convoyeur. Avec une minutie extrême, les deux compères chargent des masses d'herbe odorante sur une longue charrette. D'abord une couche de plantes aux larges feuilles pour boucher les trous entre les planches, puis des volées de graminées déposées en tranches sur le lit de plantes. Après une heure de ce patient ouvrage, Ivan nous embarque par-dessus la masse de foin que notre poids aide à compresser. Le soleil transforme les bancs de brume en ouate aveuglante, la charrette descend vers Iasinia en se faufilant à travers les ornières. On traverse le bourg ensommeillé pour aller livrer le foin chez le voisin qui vit dans une petite maison au bord de la Tisza.

La cadette du voisin, une gamine délurée qui tyrannise toute la basse-cour, nous fait visiter son domaine. Elle commence par ouvrir un clapier, situé au coin d'un potager bordé de haricots grimpants, et plonge son bras malingre au milieu d'une nichée de lapins s'agitant dans tous les sens. Puis c'est au tour des chèvres d'encaisser quelques horions. Mais ici, la résistance est vive et la petite maîtresse recule sous les ruades d'un jeune bouc qui la toise de ses yeux en amande. Elle se venge sur des porcelets geignards qui s'en vont heurter les planches de leur enclos.

Nous terminons la visite dans la cuisine tiède et odorante comme du pain frais. Une fricassée de cèpes à la crème, des pommes de terre bouillies, du saucisson maison et une salade de cornichons nous y attendent. Le voisin sort une bouteille de vodka que l'on écluse dans des petits verres épais. On finit par s'en aller en vacillant, les joues écarlates

et le regard trouble. Ivan nous embarque dans sa charrette. Appuyés aux montants, nous contemplons la route, comme des nouveau-nés dans un landau.

Le maréchal-ferrant – un homme d'une soixantaine d'années qui ressemble à Jean Gabin – officie dans un atelier clandestin connu de tout le village. Après s'être assuré que le photographe ne publie pas dans la presse nationale, il accepte notre présence dans sa forge. Un éternel mégot planté sous le nez, il modèle des fers avec une dextérité époustouflante. Sous le regard de paysans qui attendent les bras croisés, il extrait les pièces rougies d'un foyer vrrombissant sous l'air pulsé et les martèle sur une grosse enclume argentée. Après avoir ajusté les fers, il taille la corne des sabots d'un large coup de couteau et implante l'arceau crépitant dans un jet de fumée. Les chevaux attendent leur tour, puis repartent sur la route en claudiquant.

Quand les gens de la montagne se montraient dans les vallées avec leurs vêtements colorés, leurs chevaux chamarrés, ils provoquaient l'intérêt des podolani, les gens d'en bas.

Bog

Il surgit sur une bicyclette noire, jambes écartées fouettant l'herbe. Puis, ramenant les pieds, il freine d'un coup sec. Sa tête de Raspoutine champêtre nous fixe sans ciller. Mais ses yeux sont doux et ses vêtements dégagent une odeur de fumée et de bois vernis. Il pose la main sur mon épaule. «Bog», me dit-il en levant le doigt au ciel, «voit tout, entend tout.» Un flot de paroles récitées accompagne son sourire enfantin. Ses fines mains balayent le paysage: les oiseaux, les nuages, les montagnes, les chevaux qui galopent sur les crêtes, la terre si forte et si grande, la rivière majestueuse et froide. Bog est partout! Il comprend toutes les langues, on l'adore sur la terre entière...

Il invoque le Diable, les démons, les cinquante années de communisme, la maladie. Mais son corps est sain, ses muscles sont forts, ses entrailles claires comme de l'eau. Jamais, il ne mange de viande. Il connaît les paroles qui apaisent, les prières qui guérissent: «*Pater qui es in coelis. Tatal Nostru. Geheiligt werde Dein Name. Mi Atyank, aki a mennyekben vagy, szenteltessek me a Te neved. Tsartvie Tvoie: da boudiet volia Tvaia, iako na nebesi, i na zemli. For thine is the kingdom and the power, and the glory for ever and ever. Amen.*»

Raïmon est le menuisier polyglotte de la Tourbasa Edelweiss, un chalet immense tout en rondins, cintré de galeries et de kiosques, construit à l'époque des Hongrois. On y traverse des pièces remplies de planches et de gravats, une salle aux murs couverts de photos jaunies des komsomols et de trophées mités. Il n'y a plus un seul voyageur dans la «base pour touristes». Pourtant, dans la cuisine, deux femmes continuent d'abaisser des boules de pâte au rouleau, de confectionner des chaussons fourrés de choux et de lard. On ne sait pour qui.

Quand on ne fera plus de *vareniki*, ce sera la fin du monde.

MÉMOIRES CROISÉES

Mikhaïl, oncle d'Ivan et président des vétérans locaux, porte une chemise houtsoule au col brodé de couleurs vives, un chapeau à trois bosses et de larges médailles soviétiques. Sa maison de rondins est située rue de l'Armée Rouge, un chemin de terre aboutissant au centre du bourg. En découvrant son jardin, nous croisons une femme écossant des haricots dans une bassine ronde. Elle tient une branche desséchée, couverte de goussettes marbrées de rouge, et fixe le sol d'un œil triste et fatigué. Nous échangeons un regard avant d'entrer dans la maison. Une lumière filtrée par les rideaux caresse le plancher grinçant sous nos pas. En grignotant fromage, pommes de terre et légumes bouillis, nous écoutons l'histoire du vétéran qui a pris soin de déposer une bouteille sur la table.

Il se souvient de l'époque tchécoslovaque, «très pauvre, mais avec de la liberté, de la culture». La vallée était alors peuplée de Hongrois et de Juifs. Les premiers occupaient les fonctions intellectuelles, les seconds tenaient les commerces. Quant aux Houtsouls, montagnards ukrainiens, ils vivaient sur les hauteurs, paysans, bûcherons et berger. Il y avait trois écoles: une tchèque, une hongroise et une ukrainienne. Cette cohabitation paisible fut bouleversée en 1939 par l'invasion de l'armée hongroise de l'Amiral Horthy

et la guerre, suivie de l'incorporation de la Transcarpatie dans l'URSS stalinienne. Sept cents familles juives vivaient à Iasinia. En 1943, les soldats hongrois les rassemblèrent sur les hauteurs avant de les déporter. «Là-bas, nous dit-il en montrant les collines, il y avait un *lager*.»

La bouteille se vide et libère un brin de nostalgie brejnévienne: «Du travail pour tout le monde, des salaires régulièrement payés, la discipline. Maintenant, c'est le désordre, l'insécurité, la misère.»

Janos Birosz, ancien comptable du combinat forestier et responsable de l'église catholique hongroise, vit dans une maison de pierre le long de la rue centrale de Iasinia, la *Ulitsa Mirou*. Il donne une version similaire du Iasinia d'avant-guerre. Mais chez lui, point de *palinka*, de *zakouski* et d'hospitalité débordante. Il nous accueille de manière très *Mitteleuropa*: table avec fleurs et napperon, café fort et petits biscuits au chocolat. Le salon déborde de souvenirs religieux et d'objets qui rappellent la Hongrie (bouteilles de Tokay, drapeaux magyars, vues de Budapest...) Une de ses filles vit en Hongrie, dans un couvent des Sœurs du Très Saint Sauveur.

Les Birosz sont une des nombreuses familles constituant la minorité des cent cinquante mille Hongrois de Transcarpatie. L'église dont s'occupe Janos est non seulement un lieu de culte, mais également un centre communautaire hongrois, avec bibliothèque et salle des fêtes dans un grand bâtiment annexe.

Pourtant, Janos Birosz se fait du souci. La nouvelle génération parle de moins en moins bien le magyar, le risque de dissolution de la communauté des mille Hongrois de Iasinia est de plus en plus palpable. Ils sont le dernier groupe avant le col qui sépare les deux versants des Carpates. De l'autre côté, dans les provinces d'Ivano-Frankivsk et de Lviv, il n'y a plus de Hongrois.

Cependant, chaque été, des jeunes partent dans des camps de vacances organisés en Hongrie, à Esztergom, Eger, Sziget... La petite ville ukrainienne de Rachiv, proche de Iasinia, a été jumelée avec Sziget. Les contacts avec la mère patrie sont devenus beaucoup plus faciles et les visas sont désormais inutiles. Janos parle de la bonne entente qui prévaut entre les différentes nations de Transcarpatie.

Quand la vallée de la Tisza a été ravagée par des inondations en 1994, la Hongrie a envoyé de l'aide humanitaire. «Pour tout le monde», précise Janos.

STÈLES

Le champ se trouve au sommet d'une colline. Quelques arbres bruissent sous le vent du soir et projettent leurs ombres sur l'herbe fauchée autour de petits tertres. D'un bout à l'autre de ce terrain cabossé, des centaines de stèles moussues surgissent de terre, telle une armée de pierres. Les plus récentes sont solitaires et verticales, d'autres se sont rejoindes avec le temps, et, au fur et à mesure que l'on se dirige vers l'est, s'appuient l'une sur l'autre avant de se coucher dans l'herbe.

Elles sont couvertes d'étranges inscriptions, de figures géométriques, de fleurs et d'animaux stylisés. Certaines sont flanquées de colonnades et de frontons triangulaires. Les plus récentes portent une traduction en écriture cyrillique. Des noms surgissent du passé.

*Fisch, Pinski, Vilderch, Marmaroch, Bogorodtchaner,
Kreindler, Adlerstein, Ziplser, Iahr, Sender, Irdal, Tsimaäichman...*

Myriam Fisch a vu le jour en 1878, à l'époque de l'Empire austro-hongrois, et s'en est allée à quatre-vingt onze ans, en 1969, sous Brejnev. Elle a connu les Habsbourg, la République houtsoule, la Tchécoslovaquie durant l'entre-deux-guerres, quelques mois d'autonomie après les accords de Munich, et l'unique jour d'indépendance de l'Ukraine Carpatique, le 15 mars 1939. Le lendemain, les Hongrois, alliés de l'Allemagne nazie, envahirent le territoire. Myriam Fisch survécut, comme Chmil Tsimaäichman, décédé en 1988.

Ils étaient les derniers représentants de la communauté juive de Iasinia, forte de 3000 membres avant la guerre – dont une vingtaine revinrent des camps.

AFFAIRE D'ÉTAT

De l'autre côté du bourg, dans une ruelle ombragée où se trouvait autrefois la synagogue, un bâtiment lépreux aux vitres souillées dégage une odeur douceâtre. On entre par une porte dérobée gardée par deux hommes appuyés sur les battants de métal. Après une courte négociation, nous pénétrons dans un couloir jonché de gravats et de tôle noircie. Des ouvriers s'affairent autour d'une gueule étroite qu'ils chargent à la pelle. Un seul four est en activité, les deux autres demeurant froids et vides depuis des années.

C'est le quartier des hommes, celui du feu, du charbon, des mégots et des tessons de bouteille.

Un étroit déambulatoire donne accès au quartier des femmes. L'air se charge d'effluves doux-amers. Au sortir du couloir, nous débouchons dans une grande salle éclairée par de hautes fenêtres couvertes de poussière, où des ampoules se balancent à des poutres de métal. Sur une large table de bois clair, des dizaines de paniers d'osier remplis de formes douces et gonflées sont disposés dans un rayon de lumière. Trois matrones aux bras potelés et poudrés de farine nous accueillent en riant. Blanches et cornettées comme des infirmières, elles se déplacent avec nonchalance pour déposer le contenu des paniers dans des baquets de métal suspendus à des chaînes. Un lent mouvement de rotation introduit les pâtons dans la chaleur du fournil. Un peu plus tard, les miches en ressortent, dorées et craquantes.

Les femmes se plaignent de leur paye, de moitié inférieure à celle des hommes qui chargent le four de l'autre côté. Les boulangeries privées se multiplient dans la vallée. Il a fallu éteindre deux fours sur trois, ajuster les prix et les salaires. La boulangerie d'État continue sur sa lancée, comme une vieille locomotive rouillée brûlant ses derniers wagons.

Avant de partir, les matrones nous offrent deux pains brûlants. On repasse le déambulatoire menant au quartier des hommes. Il n'est pas encore midi, mais leur journée est finie. Ils errent dans l'arrière-cour en fumant des mégots.

PASSAGE DE COL

Au nord de Iasinia, la route d'Ivano-Frankivsk s'éloigne de la Tisza pour franchir la crête des Carpates, ancienne frontière entre la Galicie polonaise et la Ruthénie tchèque. On se dirige vers le col à la tombée du jour, alors qu'au sortir du bourg, les flancs des collines sont tachetés par l'ombre grandissante des arbres solitaires et des meules de foin. Le sommet du Goverla, émergeant à droite de la route, est coiffé d'un banc de nuages gris.

Un fourgon débouche d'un chemin de terre provenant de la montagne. Des dizaines de paysans sont entassés dans la benne, bûcherons ou cueilleurs de champignons qui viennent de passer la journée dans les coupes au pied des alpages. Chaque matin, un vieux camion quitte Iasinia et emprunte des pistes boueuses remontant l'étroite vallée de la Laziechtchina, un affluent de la Tisza. C'est un trajet chaotique et sombre au travers d'une forêt épaisse, luisante d'humidité: fûts immenses de sapins, bosquets de bouleaux et des chênes fichés dans des pentes raides tapissées de fougères et de feuilles mortes. Une fois atteinte la lisière des alpages, là où les mamelons herbeux du Petros occultent l'horizon, le Kamaz largue ses passagers et chacun s'en va à ses affaires.

Aux abords du col, limite de la Transcarpatie et de la province d'Ivano-Frankivsk, des militaires interrogent longuement Viktor. Quelques billets changent de main et nous plongeons dans les futaies bordant le flanc nord des Carpates. Nous traversons des plaines jaunies par le soleil, des villages étincelants de maisons dont les pignons sont recouverts

de métal repoussé et finement ouvragé. Des petites pyramides de courges, potirons et citrouilles sont alignées au pied des murs, dans un savant dégradé de couleurs jaunes, rouges et vertes. On finit par oblier vers la frontière roumaine en suivant le cours d'une rivière: le Tcheremosch noir.

ZONES STRATÉGIQUES

Après un long parcours dans la forêt où nous embarquons deux ramasseuses de cèpes en fichus – couperosées et bavardes comme des pies–, des panneaux nous signalent l'entrée dans la «zone frontière», près du village de Zelenaiia. La Roumanie est à quelques kilomètres, au sommet de la montagne qui verrouille la vallée vers l'est. Le pays se déploie bientôt sous le soleil; des troupeaux de moutons soulèvent la terre sèche qui poudroie sur la piste.

La proximité de la frontière suscite la vigilance du policier local, alors que nous lui demandons de l'aide pour trouver un logement chez l'habitant. Il interroge longuement Viktor, demande à voir nos passeports, s'inquiète des raisons de notre présence. L'homme nous scrute d'un air sévère. Des Allemands sont bien venus chasser dans la montagne et on les avait logés dans la maison forestière. Mais ils ne prenaient pas de photos et ne posaient pas de questions aux villageois. Il finit par céder aux propos rassurants de Viktor et nous loue la maison forestière. Nous partons chercher les clefs chez le garde, un homme affable qui s'occupe de couper du bois et de nous apporter des brocs d'eau. La maison est une grande bâtisse à flanc de montagne. On accède au premier étage par une passerelle en bois donnant accès à une porte étroite et haute, au centre du pignon couvert d'un toit de métal ciselé.

Le policier et le garde forestier se joignent à nous pour le repas du soir, pris dans une petite pièce où fument quelques bûches. Des boîtes de poisson de la mer Noire, des oignons crus et du pain bis tartiné de graisse de porc se mêlent bientôt à la vodka. Il fait de plus en plus chaud. Le cerbère du village, débarrassé de son uniforme, se perd en confidences. Les histoires de chasse, de braconniers et de partisans sont assez nombreuses pour nous occuper tard dans la nuit.

MOUCHES À MIEL

Sur les hauteurs de Zelenäïa, là où la forêt surplombe les derniers champs, une plate-forme étroite couverte de pommiers abrite le plus vieil homme de la vallée. Sa maison, un carré de planches couleur d'eau où s'accrochent quelques rosiers fanés, semble usée par les brouillards et les neiges. De minces rideaux de dentelles encadrent les fenêtres qui scintillent au soleil. Tout autour du logis, des petites niches jaunes tachetées d'humidité sont disposées comme des champignons dans le verger. L'une a perdu son toit, et une silhouette frêle, infiniment lente, se penche vers elle. Le vieil homme, coiffé d'un chapeau noir et engoncé dans des vêtements rapiécés, en extrait une à une des planchettes couvertes d'alvéoles brunâtres. Il porte une boîte de fer blanc à la main, des fumerolles s'en échappent et dansent au soleil. Chaque planchette est posée sur une table, dans un bourdonnement d'abeilles engourdis.

Vasil Iourinovitch a appris le métier de son grand-père, peu après la première guerre. L'exubérance de la forêt, des friches et des alpages était propice à l'apiculture, que son aïeul avait développée au XIX^e siècle. Cette vallée perdue à la frontière de la Bucovine du Nord et de la Transylvanie, connue sous le nom de *Zelenäïa polonina*, avait été colonisée par des pasteurs ruthènes et des paysans moldaves. Les Moldaves, nous dit-on,

auraient donné le nom de *hotsul* aux montagnards ruthènes, mot qui signifie « voleur » en roumain. Mais d'autres rapportent l'origine du nom à leur amour des chevaux, avec lesquels ils galopent sur les crêtes en criant « *Houts, houts, houts!* »

Le grand-père avait près de soixante-dix ruches et vendait son miel dans tout le pays. Vasil n'en a qu'une vingtaine qu'il entretient à grand-peine, tant ses gestes sont lents, son corps usé.

Quelquefois, nous dit-il, un ours sort de la forêt et vient piller les ruches.

Dans un cabanon, de grands pots de verre, remplis d'un liquide épais, s'alignent sur des rayons de bois brut. Vasil y plonge une cuillère argentée qu'il fait tourner d'un mouvement du poignet pour rompre les filaments. Nous nous remplissons la bouche d'une épaisse pâte sucrée qui attache les dents.

Au retour, Viktor auscule sa Lada mise à mal par quelques transports de tomates dans la vallée du Tcheremosch. Il faut réparer. On s'arrête au bout d'un chemin de terre où – paraît-il – un villageois possède le même modèle qu'il revend par morceaux. Les deux hommes disparaissent sous la voiture soulevée par un cric de fortune. Des enfants observent la scène en pouffant. Viktor finit par émerger, le sourire aux lèvres et les mains noires de graisse, tel un grizzli retirant ses pattes d'un vieux tronc.

Nous pouvons rentrer au pays, sous la colonne invisible de l'anticyclone qui nous protégera jusqu'au Danube.

Deuxième saison

Velykden

Les grands jours

AU MITAN DE SA COLLINE couronnée d'arbres, l'église Ivan Strouk semble avoir traversé l'hiver sans encombres. Des tuiles de sapin frais s'élancent des fondations et recouvrent le pied des murs. Le vieux banc, abrité sous l'auvent de bardeaux vermoulus, se découpe sur de nouvelles rangées de bois clair. En contrebas, la rivière gonflée par les eaux paraît innocente, loin des flots de cyanure qui ont envahi la plaine hongroise au mois de mars.

Alors que l'on récolte déjà les premières cerises à Vinogradov, le printemps ne remonte que lentement les vallées qui entaillent les Carpates, faisant jaillir des éclats verts aux branches basses des arbres. Le renouveau grignote les versants raides de la Tisza, couronnés de *polonina* neigeuses dont les eaux de fonte imbibent la terre et irriguent les forêts; un mince liseré de feuilles naissantes trace une ligne de partage au tiers des montagnes.

Dans le creux sombre de la gorge, la route de Iasinia a été déchirée par l'hiver et les crues de la rivière: trous d'eau, lézardes dans l'asphalte, traînées de roches et de terre... Mais Viktor a conduit en sifflotant: son fils est né le premier janvier 2000, peu après minuit, et ce nouvel enfant du millénaire lui a valu un appartement neuf – cadeau des autorités de Transcarpatie.

Cette année, Pâques voisine avec le premier mai et le cinquante-cinquième anniversaire du Jour de la Victoire qui célèbre la fin de la Grande Guerre patriotique. Pendant plus d'une semaine, les jours fériés et les festivités se succèdent, mêlant renouveau religieux et liturgie soviétique. Les vétérans, les travailleurs, les prêtres et les popes se croisent dans les églises, les *hata* et les maisons de la culture où les concours de musique folklorique et de danses hotsoules battent leur plein.

À la télévision, on repasse un vieux film de guerre: Beria, Staline et Molotov discutent dans un bureau enfumé. Le fils du petit père des peuples a été capturé par les nazis. On suggère de l'échanger contre un général allemand. Staline – filmé de dos et en contre-plongée – parle d'une voix grave en tirant sur sa bouffarde. Il se retourne lentement et offre son visage énigmatique aux Masses. Il n'échangera pas son fils, simple soldat, contre un général. On en frémira encore dans les Carpates.

L'ARRIVÉE DES POPES SAUVAGES

L'accueil avait été froid. Nous n'avions pas remarqué à l'automne ce visage de démon brûlé par une sorte de feu mauve, cette charge sourde qui perce la peau et alourdit les yeux. Cette fois, il nous évite du regard, semble préoccupé par des détails de liturgie, d'objets à déplacer, de rituel à respecter. Le chapelain nous salue nerveusement et s'emprisse d'obéir à ses ordres bougonnés.

Est-ce un conflit avec Vasil, le prêtre uniate, qui a créé chez le pope cette fulmination intérieure? Depuis quelques années l'église Ivan Strouk est partagée par les deux confessions et les messes se succèdent à l'heure dite, sans que le relais ne se fasse toujours bien, ni à temps. Les deux groupes de fidèles s'évitent. Les Orthodoxes attendent en haut, planqués derrière le clocher de bois, les Uniates sortent par en bas. Mais parfois, des fidèles se croisent et échangent des paroles aigres-douces. On mégote sur les horaires, les bouquets et les offrandes qui ornent l'église.

Au pied de la passerelle qui mène au lieu du culte, les deux clercs délaissent quelquefois leurs ouailles et entament une longue discussion théologique. « Tu es asservi à une autorité étrangère » dit le pope. « Tu confonds religion et nation », répond le prêtre. Pourtant, le pope relève du patriarchat de Moscou et non de Kiev, comme les autres popes de la vallée. Il est plus rude, plus autoritaire, et dit la messe en vieux slavon d'église que personne ne comprend.

En 1945, nous raconte-t-on, lorsque l'Ukraine occidentale est passée sous l'autorité de Moscou, Staline a imposé l'orthodoxie moscovite en lieu et place de l'Église uniate, fidèle à Rome. Des popes russes, sales et incultes « qui avaient des poux dans les cheveux et se mouchaient dans leurs manches », sont arrivés en Galicie et en Transcarpatie. On

les appelait *batiouchkas*, mot qui signifie prêtre en russe, alors qu'en ukrainien on dit *sviachchenik*. À cette époque, toutes les églises de la vallée étaient encore uniates, sauf une. Maintenant, elles sont orthodoxes, à part Ivan Strouk qui n'est qu'à moitié uniate...

Alors que nous redescendons la colline et sa couronne de frênes, un paysan nous croise. La conversation tombe sur le pope. D'un air entendu, le paysan sourit, lève le coude et s'emplit la bouche d'une lampée imaginaire.

Les infirmières de la polyclinique confirmeront.

Il était une fois une femme qui avait mis au monde deux jumeaux. Ils ont grandi et sont devenus très forts.

L'ÉTAT NOUS OUBLIE

À Lazechtchina, les chemins de terre se nimbent de poussière à chaque passage de carriole tirée par des chevaux aux côtes saillantes. Avec ses maisonnettes penchées, sa gare décrépie entourée de saules, ses pylônes électriques et le dôme enneigé du Goverla qui scintille dans le lointain, le hameau semble posé dans un décor de western. Les rails de la ligne d'Ivano-Frankivsk filent vers la montagne, la lumière de printemps est d'une pureté de glace.

Alors que nous marchons le long d'une maison sans âge aux rideaux blanchâtres, un vieillard nous interpelle. Il a la tête couverte d'une *chapka* aux oreillettes relevées qui lui donnent un air de Mickey Mouse efflanqué. Son visage souriant est maigre, hirsute et édenté; il porte un training usé, une chemise trop large. Nous le suivons vers sa *hata* et entrons dans une cour parsemée de feuilles et de branchages, où traînent quelques brocs de métal pour les cochons et les chiens.

Une voix sourde s'élève derrière la porte fermée par un cadenas. L'épouse du vieil homme surgit derrière les battants, un fichu noué autour de ses joues couperosées. Elle s'avance vers nous en sautillant, sa jambe invalide, gonflée et irisée de plaies, posée sur un tabouret qui lui sert de béquille. Une autre femme – sans doute leur fille – sort de la cuisine et nous raconte: «Mes parents ont connu les deux guerres. Vous imaginez ce que cela veut dire, ici. Ils ne touchent plus leur pension depuis des années. L'État nous oublie. Comment devons-nous vivre?» Nous parlons dans le vestibule orné d'icônes et de casseroles suspendues à de vieux clous. Une odeur de choux aigre et d'eau bouillie nous nargue les narines. Le vieillard nous entraîne au dehors, au pied d'une remise branlante soutenue par des pieux. Il nous connaît, pour nous avoir vus à l'église orthodoxe de Iasinia, alors qu'il chantait dans la chorale. Une photo lui ferait plaisir, ici, dans son jardin: il ajuste sa *chapka* et sa chemise, appuie sa main gauche sur une poutre et fixe le photographe.

PÈRE AU GOULAG, FILS COMMUNISTE

On rejoint l'école de Tchorna Tisza en traversant la rivière sur un pont suspendu qui aboutit dans la cour de récréation. La longueur et l'amplitude du pont, sa fréquentation par des groupes d'élèves remuants rendent l'entreprise périlleuse à certaines heures du jour. Agrippés aux câbles torsadés, nous progressons comme des marins sous la tempête. Des gamins goguenards nous attendent de l'autre côté.

Le directeur de l'école secondaire nous reçoit dans son petit bureau, décoré d'un bouquet de muguet en plastique et de fleurs en papier; une vieille machine à écrire, ronde et grise, est posée sur un coin. Il nous invite à nous asseoir et s'en va chercher une bouteille, des verres et des biscuits dans un meuble suspendu au mur. Nous sirotions bientôt une épaisse liqueur orange qui colle aux lèvres. Il nous parle de sa famille, de son école. Les deux sujets se recoupent: sa femme est bibliothécaire, sa fille professeur.

Nous lui offrons des livres en français, demandés par la directrice adjointe lors du séjour précédent. Il les réceptionne distrairement et nous explique la situation. «La période actuelle, c'est le désordre, l'anarchie. Il n'y a plus de discipline et la situation économique est très mauvaise. Les Ukrainiens ont besoin de discipline et d'autorité. Comme sous le

On a marché longtemps, quelques-uns ont même cassé leurs chaussures.

régime communiste! Pourtant, ajoute-t-il, mon père a passé six ans à la Kolyma. C'était un bandériste (nationaliste ukrainien, disciple de Bandera) qui avait lutté contre l'occupant soviétique après l'annexion de la Transcarpatie en 1944. Mais malgré ses six années au Goulag, il regrette lui aussi la période soviétique. Chacun avait un emploi, les salaires étaient payés à temps. La seule erreur des communistes, c'était d'interdire la religion. Le peuple a besoin de religion.»

Mais si tant d'Ukrainiens regrettent la période communiste, pourquoi n'ont-ils pas voté pour le parti communiste lors des dernières élections? « Ils l'ont fait, mais les élections ont été truquées! » nous répond-il les bras croisés. Mais alors, pourquoi le régime communiste s'est-il défait, alors que la majorité du peuple était satisfaite? Le directeur lève les bras au ciel: « C'est la politique! »

100, RUE DE L'ARMÉE ROUGE

Personne ne nous avait signalé leur présence. On nous avait parlé des Hongrois, des Houtsouls, des Roumains, des Juifs d'avant-guerre, de quelques Russes ainsi que de vagues Saxons, bûcherons dans un village perdu au fond de la forêt. Au marché, cependant, une silhouette mince et furtive avait attiré notre regard: une femme de passage, sans doute, venant de Rachiv.

Après avoir revisité le cimetière juif, nous avons poursuivi la route vers le nord, non loin des berges orientales de la Tisza et du hameau de Stebni. Le coin est désert. Seules quelques *hata* émergent de temps à autre de la brume, avec leurs roues de vélo posées en guise d'antenne au sommet de troncs de sapin grossièrement équarris. Le soleil n'a pas encore chassé le brouillard et il fait froid.

Nous surplombons bientôt un replat qui borde la Tisza, au bout de la rue de l'Armée Rouge où vit le chef des vétérans. Quelques maisonnettes sont éparpillées dans un terrain vague. Contrairement à la plupart des établissements de la vallée, il n'y a ici nulle trace de potager entouré de planchettes, ni de lopin de patates. Rien que des bouquets d'herbe folle, des sentes creusées où stagne la terre mouillée, quelques ordures et matériaux de récupération.

Un jeune homme au profil de furet, peau tannée et oreilles en pointe, nous hèle du fond de la combe. «Descendez, descendez! Nous sommes les Tziganes de Iasinia. Vous avez déjà rencontré des Tziganes ici?» Il se nomme Rouslan et nous serre la main, les yeux brillants et le regard vif. Bientôt, les portes des cabanons s'ouvrent les unes après les autres.

À droite, on voit descendre le chef Nikolaï et sa femme Maria, nimbés dans un rayon de soleil et des flots de musique nasillarde. Des haut-parleurs sont fixés au mur de leur maison, estampillé d'une plaquette de métal portant le n°100, et diffusent la radio roumaine à la cantonade. Ce sont les aînés du groupe, les parents de Rouslan et d'un gamin vif comme du mercure, Sergueï. À peine descendue, Maria fait demi-tour pour revenir un peu plus tard en courant, vêtue d'une large robe à volants mauves et verts qui scintillent au soleil. Nikolaï rallume son mégot et nous fixe du coin de l'œil.

Sorties de cabanes au bord de la rivière, des jeunes filles brunes, rousses et blondes, accompagnées de chiens, de gosses et de fiancés nous rejoignent en courant. L'un d'eux bande outrageusement sous son training. Une jeune femme se tient en retrait, blonde et timide. Son visage est vérolé et ses yeux nous évitent. Une fille brune tient un enfant dans les bras. Il a la tête dodelinante, tire la langue et sourit béatement en roulant des yeux.

ICÔNES

Il y a peu d'intérieurs sans images religieuses. Orthodoxes ou catholiques, sévères ou sulpiciennes, elles ornent les salons, les chambres d'enfants et les vestibules. Vierge à l'enfant surmontée d'un pigeon aux rayons lumineux, Sainte Face couronnée d'épines, Dernière Cène, Dieu le Père aux yeux fixes, Sacré-Cœur, Archanges, prophètes et saints protecteurs...

La vénération des icônes, dogme de foi depuis le concile de Nicée et la victoire des iconophiles sur les iconoclastes, permettrait de connaître Dieu par la Beauté. La lumière sans ombre qui éclaire ces visages transfigurés ne serait pas celle du monde mais bien celle de la gloire de Dieu.

À travers leur contemplation, c'est la Transfiguration ultime de l'humanité qui se donne à voir...

Mais chez Liouba, au second étage de la nouvelle maison construite par son père en face du mont Petros, Jean-Claude Van Damme et Rambo exposent sans vergogne leurs muscles luisants sur de grandes affiches, épingleées à côté des icônes. Dans une autre maison sur la route de Rachiv, c'est Leonardo Di Caprio, Tom Cruise et Jason Prestley qui veillent sur la prière que nous récitons debout, en compagnie de Vasil, le prêtre uniate. À l'endroit même où notre hôte recevait – quelques années auparavant – Vyacheslav Chornovil, le leader indépendantiste du Roukh.

Pénuries d'images saintes, fascination enfantine ou nouveaux démiurges qui voisinent un temps avec les anciens, on ne sait.

ESPRIT DE CLOCHER

On nous raconte que l'église située au centre du village avait été transformée en salle de gymnastique après la guerre. À l'arrivée des Soviétiques en 1945, le dernier prêtre uniate avait planqué les registres paroissiaux sous les toits, de lourds volumes manuscrits en langues hongroise et ruthène que son beau-fils a récemment sauvé des eaux. Sur de larges pages divisées en colonnes et symétriquement tachetés comme un test de Rorschach, une écriture en belle ronde a enregistré les mouvements de population de Körösmeros (nom hongrois de Iasinia) depuis 1788. Un autre volume fleurant le champignon contient la correspondance en latin avec l'évêque d'Ungvar (Uzhgorod), patiemment recopiée sur du papier épais. Aujourd'hui, bien que l'église devenue orthodoxe n'abrite plus les ouvriers méritants et les cadres du Parti en mal de musculation, le beau-fils conserve prudemment les registres. Un antiquaire de Lviv en donnerait peut-être quelques grivnas.

Alors que nous passons devant le porche où brûlent des bougies fichées dans des baquets de sable, un bruit étrange jaillit du clocher, tel un claquement de bec ou un raclement de planche à lessiver. Quand le bruit cesse, des visages espiègles, secoués de rires, apparaissent au pignon.

Des enfants nous invitent à les rejoindre. Par des escaliers de pierre et de raides échelles vermoulues, nous gagnons le sommet de l'édifice. Au sortir d'une dernière rampe, on émerge sur une plate-forme instable, entourés d'un bruissement de voix et de regards malicieux. Ils sont là, une dizaine de garçons et de filles brandissant des marteaux de bois, prêts à nous assommer. On nous entraîne en chuchotant vers l'atelier des bruits : un montage de planches parallèles que les enfants frappent à coups de maillet. Depuis Vendredi saint, les cloches sont en deuil du Christ. Chaque année, les gosses du village se font une fête de les remplacer à l'étage des cigognes.

CHRISTOS VASKRESS

Le pope Andreï qui dépend du patriarchat de Kiev, dit la messe en ukrainien et ne boit que du thé, entame son marathon liturgique la veille de Pâques. On ne peut qu'admirer son endurance, sa mémoire prodigieuse des formules et des enchaînements, son charisme tranquille. La semaine qui précède a déjà été chargée : messes, enterrements, vigiles, visites...

Mais *Vaskressenie*, la résurrection du Christ, c'est autre chose.

Les portes de l'église sont closes jusqu'à minuit, heure houtsoule. A l'approche de l'heure, une foule nombreuse accompagne Andreï qui marche vers l'église reprise aux Soviétiques. Le cortège, chargé de bannières, de murmures et de bougies qui scintillent dans la nuit, fait d'abord trois fois le tour du bâtiment avant de s'arrêter devant l'entrée principale. Le pope se détache de la procession, prononce quelques formules et frappe ensuite violemment contre la porte de bois. Après qu'elle a cédé sous les injonctions, tout le cortège s'engouffre dans l'église et la messe commence.

Quatre heures plus tard, les fidèles rentrent chez eux pour préparer le repas pascal.

Tout le monde se retrouve autour de l'église en début de matinée. Des dizaines de familles sont au garde à vous derrière des paniers remplis de victuailles : œufs colorés, quartiers d'oranges, gâteaux crémeux, saucissons épais, branches d'arbres et chandelles vacillantes. Les Tziganes sont de la partie, rassemblés dans un coin, les mains croisées sur le ventre. Maria a mis sa robe à volants, Nikolaï son chapeau. Sergueï et Rouslan ont les yeux brillants. Les fiancés épaulent les jeunes filles et nous adressent des signes de connivence.

Un peu à l'écart, un «nouvel Ukrainien» de retour dans son village – barbe d'un jour, lunettes fumées, cheveux gominés et souliers brillants – déambule lourdement dans son costume étroit. Sa limousine repose ostensiblement dans le soleil printanier, à quelques mètres des Tziganes. Après une tournée d'accolades, le *businessman* se dirige vers nous et me fourgue son caméscope dans les mains sans crier gare. Replié au milieu du cercle familial, il s'agenouille humblement dans l'attente du pope et de son eau lustrale. Il ne reste plus qu'à immortaliser la scène, opération de blanchiment spirituel qui sera l'affaire du pope.

Andreï se dirige vers une grande bassine de métal blanc remplie d'eau bénite. Des vieux en costume houtsoul se pressent avec des bouteilles et des bocaux. Plongeant un rameau dans un seau, le pope commence sa tournée des paroissiens dont il asperge trois fois les offrandes et les visages. À chaque passage, il prononce à haute voix – sévère et complice – les paroles du jour: *Christos Vaskress!*

Puis, après cet épuisant labeur liturgique, il lâche soudainement la bride et s'adresse aux villageois avec un sourire complice: «Voilà, je pense que c'est fini maintenant. Vous pouvez rentrer chez vous!» En quelques instants, les fidèles tournent les talons et emportent les paniers pour le repas de fête.

ŒIL NOIR

Il faut arpenter les serres dénudées des contreforts pour voir le printemps au travail. Au nord de Iasinia, un chemin de crête remonte vers le « col des Tatars » et l’arête sommitale des Carpates, en franchissant de multiples bosses herbeuses. Tout au long de ce sentier qui croise un infini maillage de sentes transversales, des maisons isolées s’adossent aux flancs des collines. Entourées de vergers, de potagers et de cabanes, elles font face aux trois montagnes tutélaires du pays houtsoul: Goverla, Petros et Bliznitsa, encore zébrés de neige.

En contrebas, les prairies du piémont mélangent le beige de l’herbe morte et le vert aigu du renouveau. Des bouleaux se couvrent de tendrons agités par le vent, des pommiers s’enrobent d’une sphère de fleurs blanches. Quelques maisons abandonnées chauffent leurs toits de planches disjointes par l’hiver.

Arrivés sur un plateau qui semble taillé pour servir de piste d’atterrissement à un planeur, nous découvrons une prairie parsemée de gentianes bleu nuit: de grosses fleurs tubulaires pointées vers le soleil, émergeant au lieu d’une ancienne congère absorbée par la terre. Au loin, de chaque côté de la crête, des colonnes de fumée montent des vallées. Les paysans retournent leurs plants de pommes de terre et brûlent les herbes d’hiver. Ici, les travaux des champs se font avec une synchronicité exemplaire, rythmée sans doute par quelque dicton d’Almanach: «À la Saint-Vladimir, il faut retourner les plants.»

Sur ces hauteurs aériennes dont le silence n’est brisé que par l’ebrouement d’un cheval, de lointains coups de maillet ou le grincement d’une carriole, le pays houtsoul se savoure la tête au vent et le regard au loin.

Pendant que nous déambulons au soleil, trois fillettes aux épaules chargées de planches viennent à notre rencontre. Ployant sous leurs ailes de bois, elles ressemblent à ces Indiens porteurs de cercueil photographiés par Salgado dans les Andes. Les maisons abandonnées sont dépecées une à une, la déforestation éloignant le bois de chauffe vers les sommets et les Grands Jours libérant les écoliers pour le travail des champs.

En contrebas, nous croisons un homme en guenilles dont l’esprit paraît égaré, accompagné d’un enfant et d’un cheval blanc. Alors qu’il nous demande une photographie, un autre homme, la cigarette au bec et les gestes vifs, s’empare du cheval et nous quitte sans mot dire.

Une demi-heure plus tard, surgissant en trombe au milieu de la crête, le cheval blanc nous dépassera au galop, conduit par l’homme à la cigarette qui nous lancera un regard noir.

PARACHUTE

Imprévoyants, nous n'avions pas pensé à la bouteille. Le chef, visiblement tiré du lit, la voix pâteuse et la gorge éraillée par le tabac, a aussitôt envoyé Sergueï au village pour réparer cette sottise. Parti en se dandinant sur sa bicyclette trop grande, le gamin tarde à revenir; Maria encaisse quelques jurons en cherchant d'incertaines victuailles dans des armoires vides. On sort à peine de la fête de Pâques et voilà que ces étrangers se pointent à l'improviste. La vie, parfois, empile les ennuis comme des briques.

Dehors, un violent vent du nord-est s'engouffre dans la combe, faisant battre portes et volets. De rapides nuages frôlent la crête qui surplombe les cabanons.

Depuis la messe de Pâques et la bénédiction des paniers, on leur devait une visite. Mais après notre premier contact, les invitations s'étaient succédé dans la vallée, montrant à chaque fois l'inanité de nos vœux d'abstinence et la faiblesse de nos constitutions. De là, sans doute, l'oubli de la bouteille. Et puis, un rien superstitieux et timides, nous repoussions la rencontre.

Dès notre arrivée, les événements semblent confirmer nos craintes. Nikolaï est secoué par des cris à s'en fendre la gorge et gesticule dans tous les sens; sa femme paraît impuissante face au triple défi d'honorer ses hôtes, de protéger son fils et de calmer son mari. Assis au bord d'un lit de fer, penauds et affligés d'un sourire niais, nous tentons de battre en retraite en promettant d'improbables retours. «On ne faisait que passer, ce n'est pas la peine de préparer un repas, on reviendra un autre jour...» Au comble de l'énerverment, le chef, qui ne veut pas voir filer ses *Gadjé*, nous accable de propos rassurants d'une moitié de visage, alors que l'autre moitié ne décolère pas. Puis les voisins arrivent: filles et garçons frappent à la porte et nous lancent des œillades.

On passe au salon, hâtivement épousseté et rangé, où la table dressée sous l'unique fenêtre nous attend. Des bouts de poulet et de boudin faméliques se sont réfugiés dans des assiettes, accompagnés de pain blanc, de crudités et d'oranges. Les petits verres attendent, eux aussi. Tout le monde attend. On fume bien quelques cigarettes, mais le cœur n'y est pas. Au milieu de tapisseries colorées où déambulent quelques volatiles et diseuses de bonne aventure, de miroirs dorés garnis de dentelles et de photos d'ancêtres au regard fixe, la rencontre est comme suspendue dans le vide.

Un bref tohu-bohu dans le vestibule suivi d'une entrée fracassante brise cet interlude maussade : Sergueï, avec un large sourire en croissant de lune, tend victorieusement la bouteille à son père. La cérémonie peut commencer, sous l'œil attentif des femmes et des enfants qui observent les hommes attablés. La vodka, servie sous la conduite du Maître de Table, produit imperceptiblement ses effets. La méfiance réciproque se dissout dans les effluves qui se propagent à chaque rasade ; une complicité du coin de l'œil qui assouplit les corps et les esprits. Je lance au chef : « Tu ressembles à mon frère aîné et tu portes le même nom que Nicolas... » Il n'en faut plus pour soulever des vagues de fraternité contagieuse, ponctuées d'incises ironiques sur les « partages de frères » entre Roms et *Gadjé*.

On en vient à parler musique. Nikolaiève un sourcil. Les musiciens sont partis, mais il y a des cassettes et un lecteur planqués sous un tas de matelas empilés dans un coin. Les bandes magnétiques sont sorties de leurs boîtes et pendent lamentablement ; avec un crayon et un coup de poignet, tout rentre dans l'ordre. C'est de la musique hotsoule, stridente et endiablée. Maria met sa large robe à volants, les jeunes couples s'enlacent. Nikolai montre sa femme du doigt, lève les mains au ciel en mimant une lente descente, puis s'écroule de rire en répétant au moins dix fois cette prodigieuse trouvaille : « Parachute, parachute ! » Dans le cabanon de bois plongé dans la nuit, le battement des pieds et les vibrations hotsoules nous emportent au paradis fulgurant des Tziganes.

DISPUTES THÉOLOGIQUES

Il nous avait lancé l'invitation en automne: « Si vous vous intéressez à l'histoire de Iasinia, à ce que nous avons vécu sous le communisme, venez me voir. » Et comme pour appâter: « J'ai plein de choses à vous dire sur le KGB... »

On a pris rendez-vous après les fêtes de Pâques, en laissant au pope le temps de se refaire.

Andreï nous reçoit en costume civil, sans sa soutane fleurie et sa mitre mauve qui lui donne tant de prestance et masque sa calvitie. Il est humble et accueillant, un peu intimidé sans doute. Nous nous asseyons autour d'une table sommaire, au rez-de-chaussée de sa maison trapue, dans une grande pièce recouverte de bois, des murs lambrissés au plancher et au plafond. Des bancs sont alignés au pied des lambris et le centre de la pièce est vide. Une grande armoire vitrée est posée le long d'un mur, une immense affiche représentant un sous-bois de bouleaux en garnit un autre. L'atmosphère est fraîche, humide et forestière.

Le pope quitte un instant ce qui ressemble à une salle d'audience d'un boyard de province et nous revient quelques minutes plus tard, les bras chargés de papiers et de dossiers. Il chausse ses lunettes et commence à parcourir des liasses de feuilles dactylographiées. Plus important que le KGB, qui est une affaire du passé après tout, il y a les sectes. C'est un sujet de préoccupation constant, de la frontière hongroise (où s'infiltrent les missionnaires anglo-saxons) au fin fond des Carpates, en passant par Uzhgorod ou Mukachevo. Andreï y a consacré beaucoup d'énergie et de nombreux feuillets dactylographiés. Ceux-ci constituent des « disputes » avec les Témoins de Jéhovah et les Adventistes du septième jour, implantés à Iasinia. « Ils ne peuvent d'ailleurs pas se nommer Témoins de Jéhovah, c'est une tromperie. Moi, je les appelle des *russellistes*,

du nom de leur fondateur américain.» Chaque feuillet traite d'un thème particulier: la question de l'âme, la Sainte Trinité, le Paradis, l'Apocalypse, le millénarisme, l'enfer...

D'autres feuillets contiennent des disputes avec de plus vieux clients: les «athéistes» et les Catholiques. Un grand sujet, préparé pendant la période communiste, concerne l'existence de Dieu. «Je suis prêt à rencontrer les athéistes, communistes ou Américains. S'ils arrivent à me prouver l'inexistence de Dieu, je veux bien devenir athée.» À voir sa liasse de feuilles couvertes de caractères cyrilliques frappées d'un doigt vigoureux et annotées à la main, il doit avoir de solides arguments. Les Catholiques ne sont pas en reste. Andreï a recensé 42 différences entre l'Église catholique et l'Église orthodoxe: «La première, c'est le Pape...» S'il est en faveur d'une réunification des Églises chrétiennes, il nous fait cependant une longue lecture des points de discorde, où le goût du pouvoir et l'usage de la force par l'Église catholique à l'égard des Ukrainiens, «pauvres et soumis», est un thème majeur.

Et puis, après le thé, il y a le relâchement des mœurs et l'alcoolisme en pays houtsoul, ce qui n'est pas un mince sujet. Il n'y a pas à regretter l'URSS, qui était un régime athée, mais un autre danger menace. Face à celui-ci, la religion est le seul salut possible. Avec une sincérité désarmante et une liasse de papiers à l'appui, Andreï se lance dans un long discours sur la réforme de l'Ukraine selon les principes de l'Église orthodoxe : abolition de la séparation entre l'Église et l'État, rétablissement de la censure, surveillance des jeunes, obligation d'aller à l'église, châtiments pour ceux qui boivent...

Malgré ce programme abrupt, le pope est un homme modeste qui guette nos réactions et tempère régulièrement la radicalité de ses propos par une petite phrase qui revient comme un leitmotiv: «Je dis ce que je pense. Vous n'êtes peut-être pas d'accord, mais sachez que cela vient du cœur.»

Troisième saison

Mashkari

Mascarades

NOUS PÉNÉTRONS DANS LE HAUT PAYS par une nuit tiède et lunaire, lassés de scruter les traces de neige à chaque virage. Un mur clair au fond d'un pré, des éboulis de calcaire ou un tas de graviers se muent en congères sous notre œil prompt à céder aux illusions. On nous avait promis un hiver sibérien, des vallées bloquées par la neige, des rivières craquelées de glace. Mais la vallée est suintante et tiède, doucereuse comme cette odeur de lignite et de bois qui stagne à hauteur d'homme. Là-haut, sur les montagnes, peut-être...

Le centre du bourg repose dans la moiteur nocturne d'un faux printemps. Les maisonnettes alignées des deux côtés de la *Ulitsa Mirou* sont faiblement éclairées. On distingue quelques puits à balancier, des chiens aux yeux rougis par la lumière des phares, un cycliste hésitant. Un peu plus loin, la route longe les gargotes à côté de l'arrêt de bus, là où des hommes en training et des femmes en fichu sirotent de la bière dans de sombres alcôves. Les vitrines embuées d'un magasin d'État transfigurent la vision des marchandises en chromo pictorialiste: tombereaux de choux verts aux contours flous débordant de caisses et de sacs blanchâtres, blocs de lard lisses comme de la cire rangés dans des étals de verre aux reflets étoilés.

En face, les ruines du grand «Hôtel des Touristes» (un monstre de quinze étages mort-né sous Gorbatchev) surgissent dans le noir, pyramide de briques et de béton hérissée de touffes d'herbes et de buissons morts. Des branches d'arbres éclairées par quelques lampadaires oscillent le long de la route.

Le pont vers Tchorna Tisza a perdu ses aspérités et ses ferrailles, figées depuis peu dans une masse de béton frais qui lui permet de maintenir solidement la route au-dessus de la rivière.

Roman et Olga sont contrariés; nous arrivons la veille du jour convenu et quelques skieurs mélancoliques, redescendus en camion des névés du Bliznitsa, occupent les lieux. On discute dans la brume. Tout finit par s'arranger: les skieurs se regroupent et chaque partie s'entasse dans l'une des deux petites chambres de l'isba. Au-dehors, l'atmosphère est sombre et triste, à peine troublée par le clapotis de la rivière et le grincement de la passerelle rouillée.

BOUES ET BROUILLARDS

Suintant de la terre, du ciel et du vent, une humidité crue imprègne le pays où stagnent les vapeurs froides. Les masses sombres des montagnes sont zébrées de névés et de forêts, toile de théâtre où dérivent en avant-plan des lambeaux de nuages gris aux dégradés subtils. Au sol, les chaussures s'engloutent dans une boue visqueuse veinée de ruisselets d'eau. Les chemins qui s'attaquent de front aux basses collines – gros serpents calleux couchés entre deux clôtures – jouent ton sur ton avec les prairies rousses aux graminées perlées de bruine. Quelques plaques de neige attardée soulignent un relief, un tronc d'arbre est traîné par un cheval, une rangée de hêtres protège une maison.

Plus loin, derrière une ligne de pylônes ployés par d'anciennes tempêtes, un tracteur chenillé surgit de la forêt, piloté par un paysan aux larges oreilles couvertes d'une *chapka* noire. Un gamin se tient dans la benne, une perche à la main. Des randonneurs ukrainiens aux immenses sacs verticaux se découpent un instant sur la crête, avant de se diriger en chantant vers les sommets du mont Petros.

C'est le pays entre pluie et gel, entre boue et neiges molles, massifs de sapins noirs coiffés de mèches fondantes et de calots blancs.

Ici, tout le monde en convient: de mémoire de *babouchka*, jamais Noël orthodoxe n'a été aussi doux. Le Iasinia d'en bas, avec sa route crevée parcourue de Lada pétaradantes et de camions poussifs, survit chicement entre ses murs gris, ses magasins *gastronom* aux pâles néons et ses ruines hôtelières. Mais dès que l'on accède aux premières crêtes, au Iasinia d'en haut, le pays s'immerge dans le silence des pâtures luisantes d'humidité, où se découpent des arbres nus et des maisons de bois noir. Les palissades formées de milliers de pieux dressés épousent les reliefs et découpent les champs en damiers d'herbe fauve. Le jeu des nuages d'altitude projette un kaléidoscope de lumières sur les bancs de brumes; des arbres isolés sur les sommets resplendissent un instant dans le soleil.

Au loin, de quelque côté que l'on se tourne, l'échine monstrueuse des montagnes caressée par des rouleaux de nuées donne au paysage une immensité maritime. Un monde de légende couvre les décombres du communisme.

Ils ont aménagé des coins de la montagne et ont commencé à s'occuper de leur survie.

FLOCONS ÉLECTRONIQUES

Chaque soir, nous prenons le repas dans la maison de nos hôtes. Une petite table couverte d'une toile cirée est dressée devant la télévision, à côté du grand poêle faisant office de sèche-linge, de radiateur et de chauffe-plats. Un bouquet de fleurs en plastique et quelques bouteilles dans lesquelles on sert la *palinka samagon* (vodka domestique) forment le décor. Olga, cigarette sous le nez et joues couperosées, y dépose les plats du jour: bortsch, chaussons fourrés de pommes de terre et d'ail, ragoût aux champignons des forêts, émincés de veau à la purée striée de sauce.

On mange en regardant les nouvelles de Kiev, la conversation étant plus maigre que les plats. Des protestataires, membres du mouvement « Ukraine sans Koutchma », campent dans plusieurs villes pour réclamer la démission du président, une commission d'enquête hésite sur l'identification du corps de Gongadzé, décapité et brûlé à l'acide selon la méthode maffieuse. Le journaliste géorgien aurait dévoilé des faits graves de corruption en Ukraine, impliquant le président et les oligarques. Le procureur bafouille devant une rangée de micros. Olga et Roman s'inquiètent de notre appétit.

Comme la captation est mauvaise à huit cents kilomètres de la capitale, les images nous apparaissent à travers un rideau de flocons électroniques qui donnent l'impression d'une tempête perpétuelle. L'hiver n'est plus qu'un artifice télévisé, à côté des fleurs en plastique et des posters de bois de bouleaux.

UN HAMEAU SUSPENDU

Il faut monter, s'extraire de ce puits où s'enchevêtrent les câbles et les usines rouillées, les passerelles usées et les mauvaises nouvelles de Kiev. On sort de la zone pour attaquer les flancs épais du Bliznitsa. Déjà, sur le chemin qui passe devant la nouvelle maison d'Ivan, quelques flocons tombés la nuit ont résisté au lever du jour. Les graminées sont couvertes d'une petite capsule blanche qui glisse imperceptiblement vers la tige, se muant en eau glacée avant de se fondre dans le sol grasseux. Des flaques moirées où tremblent des nuages stagnent dans les fondrières creusées par les roues étroites de charrettes.

Un charroi de foin tiré par deux chevaux, pompon rouge sous l'oreille, nous dépasse lentement. Un homme se tient au-devant, assis à même la masse herbeuse. Il porte une toque noire aux larges oreillettes levées, couvrant sa tête carrée émergeant des foins. Au moment de nous dépasser, son visage de *zek* se fend d'un sourire doux.

Le chemin pénètre bientôt dans un bois et s'élève rapidement. En quelques minutes, par l'effet de l'ascension et de la froideur forestière, la neige finit par tenir et glisser sous nos pieds. Les bois de sapins sur les hauteurs pointent leurs flèches blanches, le vent descend en rafales et se fait plus froid. On atteint le col à plus de mille mètres, débouchant au travers d'une trouée sur un vaste plateau suspendu qui fait face à la montagne. Quelques maisons de bois sont éparses dans un lit de neige fine, deux meules de foin percluses d'humidité jouxtent une grosse ferme.

Le hameau semble désert. La masse bleutée de la forêt l'encerle aux trois quarts, laissant une ouverture vers les sommets enneigés du Petros qui dominent la vallée vers l'est. Devant nous, des rideaux de brume voilent le Bliznitsa qui se couvre de neige.

KOLIADY

Ivan et Maria nous ont invités pour la soirée de Noël. Fermement dressée face aux montagnes, leur nouvelle maison a été recouverte de planches en plastique blanc. Nous sommes arrivés trop tôt, une fois de plus : le rendez-vous avait été fixé à l'heure houtsoule et non à celle de Kiev. De l'antichambre où se trouve le grand poêle de faïence verte, une porte entrebâillée nous permet de scruter le nouveau salon où trône un sapin lumineux. La famille s'affaire dans la vieille bâtisse au fond du pré, une merveille de bois vermoulu qui nous est définitivement interdite. « Là-dedans, c'est le *bardak* (désordre) », dit Ivan pour se justifier. Micha nous tient compagnie. On parle de ses cours à l'université de Tchernivtsi, de son projet d'éolienne. Les filles entrent et sortent avec des plats.

Survient le père qui nous invite à pénétrer dans le salon. La table est couverte à ras bords de plats et de bouteilles. Tout le monde se tient debout, les mains sur le ventre et le visage penché. Ivan récite une prière que les enfants balbutient en se lançant des œillades. Puis il saisit une poignée de *kutia*, des grains de blé sucrés qu'il jette au-dessus de la table en levant les yeux avec un grand sourire édenté. Chacun tente d'en rattraper quelques-uns, gage de bonheur pour la veillée de Noël.

Les plats circulent dans tous les sens : il faut remplir son assiette à ras bord, se resservir après quelques bouchées, ne rien laisser. Les toasts de *palinka*, de jus de fruits, de bière et de vin se succèdent et nous emplissent de chaleur. Parfois, des chants s'élèvent derrière la fenêtre qui donne sur le Petros. La tradition des *koliady*, chants de Noël que chacun brode à sa façon, est toujours vivace. Les enfants s'époumonent sous les fenêtres de toutes les *hata* de la vallée et des collines. Ils peuvent y passer plus d'une demi-heure avant d'être admis. Maria finit par ouvrir la porte. Trois fillettes rougissantes chantent un couplet dans le salon, puis reçoivent des biscuits et des bonbons en ployant le genou.

Après le repas, épisés par la bombance, nous nous écroulons dans un divan-lit ouvert par Liouba. Elle nous borde de couvertures en laine épaisse avant d'éteindre la lumière. Nous rêvassons comme des enfants, mais pour peu de temps. Une salve d'accordéon éclate bientôt sous la fenêtre, accompagnant des couplets hurlés par des voix de garçons. Ce sont des copains de Micha qui sont rapidement admis. On rallume les lumières et l'on se remet à table.

Le musicien est un gamin de quinze ans au regard vague et aux doigts agiles, emplissant la maison d'ondes sonores en levant les yeux au ciel. Tout le monde se met à chanter. Maria improvise des *koliady* sur Iasinia, les mains appuyées sur le poêle de faïence. Ce diable d'accordéoniste aux yeux mystiques nous enivre avec sa musique bourrée de sang. Impossible de rester immobile, sagelement assis devant son verre et son biscuit : tout le monde se rue dans la pièce voisine, où nous tournoyons comme des derviches ivres de musique et d'eau-de-vie.

LOUPS-GAROUS

Le lendemain de Noël, les collines et les vallées sont parcourues d'étranges sonorités, comme celles d'un troupeau de chèvres échappées d'un enclos, virevoltant sur les sentiers en agitant des clochettes. Du haut d'une colline, nous devinons des groupes arpantant les rues et les chemins. Parfois, une brusque accélération se produit, accompagnée d'un tintement saccadé de grelots. Des villageois s'encourent dans toutes les directions, poursuivis par des hordes de démons masqués brandissant de longs bâtons tordus et des fourches peinturlurées.

Près de la gare, une bande de jeunes diables nous barre la route. Drapés dans de vieilles redingotes de l'armée rouge, bardées de médailles et de franges laineuses, ils portent des masques au long nez courbé comme une trompe de papillon, surgissant d'un amas blanchâtre de cheveux et de barbe. D'autres figures surgissent : têtes de vieux bonshommes des Carpates au chapeau de feutre, gueule de tigresse formée d'un masque de peau animale piqueté de taches, loups-garous au visage asiatique. Les dos de ces totems vivants sont couverts de clochettes, empruntées aux vaches le temps d'une mascarade hivernale. Les symboles sacrés sont emportés dans la tourmente : croix orthodoxes, médailles militaires, emblèmes du communisme, broderies houtsoules... Certains portent un phallus immense accroché au bas-ventre qu'ils agitent en hurlant aux filles de passage.

À intervalles réguliers, des éclats de trompettes résonnent dans la montagne et du côté de Lazechtchina, des complaintes syncopées sont chantées sous les balcons. Un vieil homme mince au teint jaunâtre, un chapeau à la main, nous parle en allemand en cherchant ses mots dans un passé que l'on devine trouble. « *Ich wünsche ihn eine freudige Weihnachten. Aber Deutsch habe ich etwas vergessen...* »

Chaque année, les trois jours qui suivent la naissance du Christ sont réservés aux *mashkari* et aux musiciens ambulants. Les *trembita* sortent des greniers et des granges, les violoneux et accordéonistes s'en vont par grappes sur les chemins, glaner des grivnas pour leurs groupes musicaux et chorales d'église.

*Les gens sortaient en courant
de leurs maisons et voyaient une fête sur la route.*

Les Bliznitsy se trouvent au-dessus de la rivière Slavkov; et si l'on marche de Volosianka vers Yalinkovate, c'est à droite.

LA TEMPÊTE

Lassés des boues et des ruines, nous repartons vers le chemin de crête qui surplombe les vallées de Stebnie et de Lazechtchina. Une fine averse de neige fondante nous frappe le visage dans les rues du bourg. Quelques bâtiments abandonnés – ces maisons que l'on a commencé de construire il y a dix ans, et qui pourrissent sur pied – bordent le départ du sentier. Au loin, droit devant, le dos de la colline se perd dans les nuages.

Les champs se piquent de flocons épars qui, lentement, se couvrent d'autres flocons tombés d'un ciel de plus en plus noir. Mètre après mètre, le paysage blanchit sous l'effet de l'altitude et des milliers de fleurs glacées qui se posent au sol sans faiblir. Le vent se lève alors que nous atteignons la crête. Les deux vallées adjacentes sont nappées de brumes. Quelques maisons apparaissent en contrebas, flanquées d'arbres, de vieilles meules surmontées d'un faîte posé sur quatre perches, de puits à balancier.

Pendant que nous poursuivons notre marche sur un lit de neige soyeuse, le silence gagne le pays. Les poteaux et les pieux sont marqués d'un liseré plaqué sur leurs flancs, les arbres se dressent frangés de blanc. Au détour d'un chemin, deux paysans conduisent des chevaux tirant un tronc de sapin. Leurs dos portent la gifle de la tempête.

Nous arrivons devant la maison de l'homme qui, au printemps, nous avait dépassés en trombe sur sa charrette. Il saisit la photo que nous lui tendons, interloqué de revoir cette scène à près d'un an de distance. Mais il se souvient en souriant d'un œil clair, puis nous invite.

Sa maison est une des plus belles de la crête. Posé à l'ensellement d'un col où se dressent quelques chênes, le bâtiment principal est fait de planches ajustées et tannées

par les pluies. À quelques mètres, une grange en carré entoure une petite cour intérieure, fermée par une porte à double battant en bois ouvragé.

Dès le seuil franchi, une bouffée de chaleur nous submerge. Un enfant se balance au-dessus de nous, couché dans une caisse suspendue au plafond que sa grand-mère actionne avec une ficelle. Trois fillettes et la vieille femme sont assises sur un lit, éclairées par une lumière de peintre. Un poêle en faïence verte ronfle dans un coin.

Une mince jeune femme au teint hâlé nous prépare un repas que nous mangeons près de la fenêtre. Nous buvons de l'alcool blanc par petits verres, alors que dehors la tempête s'épaissit.

Le vent froid soufflait, une tempête de neige s'est levée.

SILENCES

Roman nous accueille le sourire aux lèvres : cette nuit, il a fait moins quinze. Le pays est blanchi dans ses moindres recoins, candide et serein comme au premier jour. De larges éclaircies bleu pâle crevant un plafond de nuages bas laissent passer des faisceaux de lumière qui éclaboussent les champs de neige. Le gel a figé le dépôt de la tempête, durci les bourrelets glacés des arbres et des palissades, cristallisé les tapis de poudreuse qui scintillent au soleil. Au loin, les trois montagnes se drapent de châles et de nuées qui leur donnent un air d'Himalaya.

Nous partons vers Tchorna Tisza en suivant le cours de la rivière, chenaux d'eau grise frangés de glace feuilletée où oscillent des bulles captives. Sur l'autre rive, la boulangerie d'État avec sa cheminée de pierre surmontée d'un tuyau rond, son pignon trapu et son toit à pente douce ressemble à un jouet d'enfant. Les fours sont éteints, les sacs de farine entassés dans le quartier des femmes. Nous avançons sur des mamelons de terre pétrifiée qui nous tordent les chevilles, habituées depuis des jours à la mollesse des boues. Devant les maisons de bois qui bordent le chemin, des cordées de linge givré se balancent sous les terrasses et dans les jardins.

La plupart des sentiers qui montent vers les forêts portent une longue traînée blanche en leur centre, comme l'empreinte ventrale d'un reptile géant descendu des cimes. Les paysans qui se chauffent à une température de sauna, en bourrant de bûchettes leurs poêles faïencés, n'en finissent pas de prélever des arbres à la montagne. Ils les descendent un par un, tirés par des chevaux aux naseaux écumants. « Il y a une vingtaine d'années, toutes ces collines étaient couvertes d'arbres » nous dit un homme. Maintenant, il faut monter de plus en plus haut pour abattre les arbres, souvent la nuit – et en cachette.

Parfois, une vache guidée par des villageois franchit un champ de neige piqueté d'arbustes. Mais les rencontres sont rares. À part les grappes de corneilles qui s'échappent des arbres en bruissant des ailes et les rapaces qui franchissent la vallée en vol plané, tout le monde est calfeutré dans les *hata*.

CHALEURS

Après une journée à errer dans les collines, nous redescendons dans la vallée sous un ciel biblique aux reflets orangés. Dans ce paysage hivernal fourmillant d'arbres morts, de corneilles et de toits pentus comme dans un tableau de Breughel l'Ancien, le hameau tzigane apparaît au loin, pelotonné entre colline et rivière.

Pour rejoindre le n° 100 de la rue de l'Armée Rouge en passant par Tchorna Tisza, il faut quitter la route et franchir la rivière sur une étroite passerelle grinçante. Puis, en descendant le long de la rive gauche où s'entassent les congères, traverser un petit bois où le vent arrache des plaques de neige qui s'abattent dans les taillis. À la sortie du bois, les petites maisons apparaissent à contre-jour, crachotant leurs fumerolles odorantes. On entend des cris d'enfants qui vont et viennent dans l'azur: une piste de luge en forte pente longe la maison de Nikolaï. Elle est couverte de bosses que les gamins franchissent en bondissant dans le ciel. Quelques poulets effarés se mettent à l'abri.

Sergueï nous a repérés. Ses dents éclatantes soulignent son visage de furet alors qu'il nous conduit dans la maison du chef où des joueurs de cartes, attablés près du poêle, se lèvent d'un bond et quittent la maison après nous avoir salués avec déférence. Nous sommes aveuglés par une chaleur étouffante qui couvre nos lunettes de buée. On n'y voit plus rien – et sans lunettes, c'est pire. Maria et Nikolaï lèvent les bras au ciel, semble-t-il, et s'en vont préparer la « belle pièce » où nous avions dansé au printemps. Les coussins brodés sont rangés dans un coin et l'on pose la nappe blanche sur la petite table, face à la fenêtre.

« Les photos sont bien arrivées » dit Nikolaï en exhibant une grosse enveloppe brune. « Mais pour lire ta lettre écrite en moldave (il veut dire roumain), j'ai dû faire appel à un cousin. » Deux grandes images encadrées sont extraites de nos bagages: un jeune couple dansant, les yeux dans les étoiles; Nikolaï, Maria et Sergueï attablés. Un voile de déception se lit sur les visages qui scrutent les clichés. « Tu n'as pas de photos en couleurs? » Oui, je peux en prendre... Puis Nikolaï nous parle de sa mère, une mendiane très âgée, dont il voudrait un portrait, entourée par tous ses descendants. On ira après le repas.

La cabane de la mère est à cinquante mètres en contrebas. Maria me donne sa main pour ne pas glisser, et ce contact semble sceller un nouveau pacte. Un peu plus tard, c'est Nikolaï qui enfoncera ses doigts dans mon épaule, pour la photo d'adieu.

La vieille mère est là, assise sur un lit métallique, très belle avec son petit visage rond et parcheminé, ses cheveux épars noués dans le cou. Une dizaine d'enfants entrent dans la pièce, suivis de leurs pères en pantoufles, leurs mères en peignoirs zébrés de couleurs pétantes, leurs tantes aux épaules dénudées et bustes pigeonnants. Tout le monde se met en place. Friselis de rires et de regards aigus sur fond de papier peint parsemé de fleurs. Un bain de lumière reflété par la neige inonde la pièce. Plus personne ne bouge.

PARADIS

Iasinia sans Témoins de Jéhovah n'est pas Iasinia. Après tout, le village porte le nom d'un miracle pastoral et il n'y a pas de raison d'en rester là. Le pope, bien sûr, nous avait prévenus: ces gens se trompent sur toute la ligne et ne méritent même pas leur nom. Mais Roman connaît son monde. Il nous arrange un rendez-vous en moins de deux, comme il répare les vieilles télévisions et soude les charrues.

La dame qui veille sur le temple jéhoviste n'a pas vraiment les yeux emplis de flammes fanatiques. Elle est plutôt comme les autres: rondelette, mal fagotée, pourvoyeuse de café et de petits gâteaux crémeux. Chez elle également, des icônes garnissent les murs, même si le style est un peu différent. C'est moins doré, moins byzantin et moins terrifiant. On y voit le Christ arpenter des champs de blé du *middle-west* dans une aube blanche très dépouillée, suivi de quelques disciples aux yeux clairs. L'image d'un éden américain, rural et égalitaire, au milieu des Carpates postcommunistes. On nous ouvre le temple sans embarras, comme il sied à des amis de la Vérité. En face de la maison de la dame, un bâtiment carré porte une Tour de Garde en médaillon. C'est du neuf, du propre et de l'organisé. Une religion moderne qui n'a rien à voir avec les vieilleries orthodoxes bourrées de dorures et de murmures ésotériques.

L'intérieur du temple, la « Salle du Royaume », ressemble à un cinéma des années cinquante. Une centaine de sièges, une estrade avec pupitre et table couverte d'une nappe blanche, garnie de micros. On a même prévu une pièce séparée pour les mères et les jeunes enfants, vitrée comme un studio d'enregistrement. « C'est pour leur permettre de participer à l'office, sans le troubler par leurs cris. » Les lectures et les chants sont retransmis dans la pièce vitrée, grâce à des haut-parleurs suspendus que la dame nous montre fièrement du doigt.

À l'arrière-plan de l'estrade, une fresque panoramique donne un avant-goût des temps à venir pour ceux qui survivront à l'Apocalypse. On y voit des montagnes enneigées qui ressemblent au Goverla et au Petros, des forêts de sapin et un grand lac paisible au fond d'une large vallée. En avant-plan, des hommes et des femmes ramassent des pommes grosses comme des pamplemousses, des animaux sauvages descendus des forêts gambadent dans des jardins taillés, une fillette joue avec un ours. Au-dessus de la fresque, cet extrait de l'Épître aux Hébreux: « Nous ne sommes pas de ceux qui font défection... mais de ceux qui croient. »

À chaque office, les Témoins de la vallée contemplent cette Arcadie houtsoule, inspirée par les chromos du Collège central de Brooklyn, avec sa manne de *golden delicious* éparpillées comme des œufs de Pâques sur du gazon tondu.

De l'autre côté de la rivière et de son pont suspendu, à quelques encablures du temple jéhoviste, l'église Ivan Strouk veille au grain, gros champignon en écailles d'épicéa posé sur sa colline boisée. On imagine le chapelain arc-bouté sous son carillon, le *batiouchka* marmonnant ses prières en vieux slavon devant l'iconostase, dans un décor de fleurs séchées et de broderies paysannes. Un peu plus haut dans la montagne, Liouba, elle, dort entre Jésus-Christ et Jean-Claude Van Damme.

Le Royaume se fait attendre.

Légendes toponymiques

Ces quelques légendes sur l'origine de noms de lieux sont extraites de l'ouvrage de Vassil Sokil, *Pisana Kernitsa. Toponimitchni legendi ta perekazi oukraïntziv karpat*^{*}, Institut Narodoznavstva Oukraïni, Lviv 1994.
Elles ont été traduites par Oksana Zhuk et adaptées par Bernard De Backer.

^{*} Puits décorés. *Légendes et histoires toponymiques des Carpates d'Ukraine.*

LES CARPATES

IL Y A TRÈS LONGTEMPS, il n'y avait pas de montagnes par ici, mais seulement une plaine immense. Les paysans y moissonnaient et faisaient paître des vaches. Mais ils avaient pour seigneur un homme que les gens appelaient Ciloun, «le Costaud». Quand il marchait, la terre tremblait. Un jour un garçon qui s'appelait Karpa est venu chez lui avec la demande: «Maître, donnez-moi un travail!»

«Bon, a-t-il répondu, on trouvera un travail pour toi.»

Karpa a travaillé pendant 13 ans.

Un soir il a aperçu son maître se promener et lui a dit : «Vous savez que cela fait déjà longtemps que je travaille chez vous. Maintenant je souhaite aller voir ma mère et je voudrais vous demander de payer mon travail.»

«Mais je te nourris, je t'habille, qu'est-ce que tu veux d'autre?»

Et il s'est mis en colère. Il s'est approché de son serviteur et l'a jeté par terre. Karpa s'est levé, a redressé ses épaules puissantes, s'est approché de Ciloun et l'a jeté par terre si fort qu'il s'est enfoncé sous terre. Ciloun a commencé à crier. Quand il a frappé d'un bras, une montagne a commencé à grandir, quand il a frappé de l'autre, la deuxième montagne s'est élevée, quand il a frappé d'une jambe, la troisième, de l'autre jambe, encore une... Et c'est ainsi que les montagnes sont apparues.

Et les gens disaient : «Eh oui! tu voulais tuer Karpa – *Karpa ti khotiv vbiti* –, mais c'est lui qui t'a vaincu.» Et c'est pourquoi on appelle les montagnes «Karpati» – jusqu'à ce jour.

LE PAYS DES HOUTSOULS

LES HOMMES VIVAIENT dans nos montagnes depuis très longtemps. Ils avaient construit des abris dans les vallons, là où l'eau coule et où le vent ne souffle pas. Puis d'autres hommes sont venus quand les Tatars ont commencé à profaner notre pays. À cette époque, la montagne grouillait de fugitifs, et c'est sur les sommets les plus élevés qu'ils étaient les plus nombreux, essayant de se cacher du malheur. La

montagne était devenue noire de nouveaux réfugiés. Elle l'était aussi aux yeux des ennemis qui ne pouvaient pas l'escalader, car il y avait des maquis infranchissables. C'est pourquoi on la nomma *Tchorna Gora*: La Montagne Noire – un nom qui est resté jusqu'à nos jours.

On s'y réfugiait même de Kiev. On raconte qu'il y avait là beaucoup de ciseleurs, de couturières, de tisserands, de fourreurs, de serruriers et de musiciens, et que c'est le Duc lui-même qui leur avait dit de se cacher avec leur trésor, dans les maquis de la montagne.

Ces hommes avaient assez de matériaux pour exercer leur métier. En ce temps-là, il y avait encore beaucoup des forêts et le gibier courait sous les pieds des gens. Il y avait de quoi bricoler, coudre et tisser.

Alors les Tatars ont commencé à nous envahir aussi; ils galopaient dans nos villages presque chaque printemps et chaque été. Il était dangereux pour les montagnards de sortir de leurs refuges. Même ceux qui voulaient rentrer chez eux sont restés pour toujours dans les hauteurs. Ils ont aménagé des coins de la montagne et ont commencé à s'occuper de leur survie. Le bétail est devenu leur richesse la plus grande. Mais la terre ne pouvait pas donner du grain pour tout le monde. Les gens de la montagne allaient le chercher dans les vallées. Ils se chargeaient de leurs produits, car en ce temps-là il n'y avait pas de routes pour les chariots, et ils voyageaient pour chercher le grain à travers les villages qui se trouvaient dans les vallées et au pied de la montagne.

Les voyageurs marchaient en groupes. Chacun avait deux ou trois chevaux avec ses affaires, plus celui sur lequel il était assis. Ils avaient tous des armes, parce que personne ne pouvait leur garantir une bonne route. On appelait les gens qui vivaient dans la montagne les *goryini*, les montagnards. Quand ils sont devenus si nombreux qu'ils ont commencé à se sentir à l'étroit dans les vallons, certains se sont établis encore plus haut. On les a appelés les *verkhovyntsi*, les gens d'en haut.

Quand les gens de la montagne se montraient dans les vallées avec leurs vêtements colorés, leurs chevaux chamarrés, ils provoquaient l'intérêt des *podolani*, les gens d'en bas. Et pour attirer plus d'acheteurs, les *verkhovyntsi* jouaient au pipeau. Les gens sortaient en courant de leurs maisons et voyaient une fête sur la route. Tous les voyageurs, même les femmes, étaient assis sur les chevaux. Leurs vêtements étaient décorés, le harnais des chevaux aussi brillait d'ornements, les pipeaux jouaient et invitaient à la danse. Pendant le temps de l'échange des produits contre le blé, les nouveaux venus entraînaient les jeunes filles à la danse et chantaient:

*Houts! Houts! Houts! fait la jeune fille en dansant
Elle ne l'aurait pas fait s'il n'y avait pas eu de pipeau*

Quand il n'y avait plus rien à échanger, les voyageurs partaient. Et comme ils sautaient tous sur leurs chevaux en faisant « *Houts! Houts! Houts!* » on les accompagnait en s'exclamant: « *Houtsaki! Houtskani! Houtsani! Houtsouli!* » Les enfants, les jeunes filles et les adolescents aimait crier ces mots le plus fort. Mais cela ne leur suffisait pas et ils racontaient aussi une chansonnette:

*Houts! Houts! les Houtsouls sur la jument grise,
L'un va sur la queue, l'autre sur la crinière.
L'un va sur la queue et joue au pipeau,
L'autre va sur la crinière et la démèle.
N'est pas Houtsoul, n'est pas Houtsoul celui qui saute
Mais est Houtsoul, mais est Houtsoul celui qui est né dans la montagne.*

Goryini ou *verkhovyntsi* ne nous convenaient pas autant que *Houtsoul*. Parce que le *Houtsoul* est aussi un cavalier, un danseur et un musicien. Voilà pourquoi ce nom nous colle à la peau. Et c'est à cause de ce mot que tout notre pays se nomme *Houtsoulchtchina*.

LE MONT GOVERLA

LE BARON D'UNE VILLE LOINTAINE, Janosz Nod, avait appris qu'aucun Magyar n'avait jamais gravi la plus haute montagne des Carpates, qui, à ce moment-là, n'avait pas encore reçu de nom. Alors, il décida de monter le premier au sommet et de lui donner son nom. Il a pris avec lui une vingtaine de serviteurs très forts, et chacun d'eux a pris deux chevaux – pour eux-mêmes, pour la nourriture et l'équipement – et ils se sont mis en route. Cela se passait en plein été. Toute la Hongrie était au courant du voyage de Nod qui devait apporter la gloire, non seulement au vainqueur de la montagne, mais également à son pays, et personne ne se rappelait que des simples villageois avaient déjà gravi plusieurs fois le sommet de cette montagne.

Les jours s'écoulèrent lentement. Deux bons mois passèrent avant que Janosz Nod n'arrive dans un petit village des Carpates perdu dans la montagne, et il s'étonna : « Est-ce vrai que cette montagne est tellement difficile à escalader ? Mais on est à deux pas de son sommet ! » Le soleil d'été chauffait insupportablement. Mais il était agréable de marcher. Les vieilles forêts rafraîchissant les gens et les chevaux. Il fallut encore deux jours entiers pour atteindre le pied de la montagne. Là le Baron s'est arrêté et a ordonné de camper pour se reposer et refaire des forces. Le repos a duré deux jours. À l'aube, ayant laissé trois personnes et les chevaux au campement, le Baron et les autres ont commencé l'ascension. Le ciel était limpide, sans un seul nuage.

On a marché longtemps, quelques-uns ont même cassé leurs chaussures. On se frayait un passage à travers des maquis épais, à travers des rochers tranchants, à travers de gros rondins renversés par la tempête. On était à bout de forces, on tombait... Cela commençait à mettre en fureur le fier Seigneur. Sous le coup de la colère, il fusilla un lâche domestique, qui avait voulu retourner sur ses pas. Le soir tombait quand les gens fatigués sont sortis de la forêt. Une grande *polonina* qui semblait toucher le ciel était devant eux. Il n'y avait que Nod qui ne sentait pas la fatigue. Ayant vu le sommet à quelques centaines de mètres devant lui, il a presque volé dans sa direction, pour être le premier à se mettre debout au-dessus des Carpates. Personne n'avait remarqué que de lourds nuages commençaient à couvrir le ciel. On ne s'en est aperçu que quand il a commencé à neiger très fort. Le vent froid soufflait, une tempête de neige s'est levée. En fuyant les éléments les gens se sont dispersés. Personne n'a écouté Janosz Nod qui essayait de les retenir.

Pendant la nuit, beaucoup de neige s'est amoncelé, les gens traînaient les pieds d'une congère à l'autre. Seul un tiers est revenu vers le campement. Ils étaient harassés, gelés, ils avaient faim. Les autres sont morts dans la tempête de neige. Le Baron Janosz Nod n'est pas revenu non plus. « *Goverlo ! Goverlo !* » disaient ceux qui sont revenus. Cela voulait dire en hongrois que le sommet était couvert de neige. Les gens qui sont arrivés ici d'une lointaine plaine magyare n'avaient encore jamais vu ce miracle : de la neige en plein été.

Depuis ce temps, on a nommé cette montagne Goverla – « la montagne neigeuse ». Elle est vraiment neigeuse : on peut trouver en été des congères dans les cavités, dans les fossés. Le temps y change souvent. La neige au-dessus de Goverla en plein été, ce n'est pas si extraordinaire.

LES MONTS BLIZNITSY

NOTRE VILLAGE est entouré par de hautes montagnes. D'un côté de la vallée, on aperçoit trois sommets qui se ressemblent beaucoup : le Bas, le Moyen et le Haut Bliznitsa. C'est ainsi qu'on les nomme depuis longtemps. Autrefois, ces montagnes n'étaient pas couvertes de forêts comme aujourd'hui, mais bien de champs immenses. On y fauchait. Maintenant il n'y a plus de champs mais il reste encore des places où l'on fauche.

Il y a très longtemps – à l'époque où les hommes ont commencé de vivre ici – la saison des fenaisons était arrivée. Les hommes étaient en train de faucher quand une femme enceinte est venue leur apporter le repas. Son accouchement a commencé à cet endroit. Elle a donné naissance à trois petits garçons : trois jumeaux nés dans le champ. Depuis ce temps, le champ, et bientôt les trois montagnes, ont reçu le nom de Bliznitsy – les Jumeaux.

Les Bliznitsy se trouvent au-dessus de la rivière Slavkov ; et si l'on marche de Volosianka vers Yalinkovate, c'est à droite.

UN SEIGNEUR HABITAIT autrefois notre village. Il possédait deux montagnes et la forêt.

Il était une fois une femme qui avait mis au monde deux jumeaux. Ils ont grandi et sont devenus très forts. Quand le Seigneur est parti à la chasse accompagné de traqueurs – car il désirait chasser l'ours –, il a voulu attraper un ours vivant. Les traqueurs lui ont dit que, dans le village de Yalinkovate, vivaient deux jumeaux très forts, qui pouvaient le faire.

Le Seigneur les a invités et a promis de leur offrir les montagnes et la forêt. Quand les traqueurs ont chassé l'ours vers eux, les garçons l'ont attrapé et ligoté. Le Seigneur l'a pris sur le chariot et s'est mis en route. Mais il a conservé les montagnes et la forêt. Et quand les jumeaux revinrent à la maison, il les a tués. C'est pourquoi les montagnes s'appellent Bliznitsy.

DEUX JUMEAUX AIMAIENT la même jeune fille. Et ils se ressemblaient si fort qu'elle les aimait tous les deux. Une fois, la jeune fille leur a dit qu'elle se marierait avec celui qui lui apporterait un Edelweiss de la montagne. Alors les frères se sont mis en route pour chercher l'Edelweiss. Chemin faisant ils ont rencontré un vieillard. Ils lui ont raconté où et pour quelle raison ils allaient et le vieillard leur a dit :

« Prenez mon Edelweiss à moi, elle n'est qu'un peu desséchée. »

« Non, non, grand-père ! Nous avons besoin d'un Edelweiss frais, si on prend le vôtre, vieux et desséché, ça ne serait pas juste.. »

Alors, le vieillard les a accompagnés jusqu'à un rocher, là où se trouvait un Edelweiss solitaire. Et les frères sont partis le chercher : l'un d'un côté, l'autre de l'autre, mais ils n'ont eu que le temps de le toucher, car le rocher s'est effondré et ils se sont tués.

Le vieil homme a raconté cela à la jeune fille. Elle est sortie dans le champ et a beaucoup pleuré. Ses larmes sont devenues un grand lac, qui s'appelle maintenant Orat'. Depuis ce temps et jusqu'à ce jour, les gens appellent cette montagne Bliznitsa.

LA VILLE DE RACHIV

EN CE TEMPS-LÀ, les seigneurs étaient effrayés par Dovbouch¹. Alors, ils ont trouvé la solution pour ne pas le laisser s'approcher de leur argent. Ils ont creusé – dans la terre à côté de Siget – une grande cave, ont bâti une porte de fer et y ont mis un garde. Ils ont ensuite apporté leur or dans la cave et ont commencé à dormir tranquillement.

Dovbouch a appris cela. À cette époque, il se trouvait à Iasinia. Il travaillait chez un propriétaire, car c'était l'hiver. Quand le printemps est venu, Dovbouch est parti. Il a réuni des gars et est parti faire du brigandage. Mais pour quelle raison devait-il encore aller d'un propriétaire à l'autre, si tout l'argent avait été apporté dans la cave à côté de Siget ?

Dovbouch et ses gars sont partis détruire cette cave. Le garde a commencé à tirer, mais les balles ont fait demi-tour. C'est que Dovbouch savait retourner les balles ! Le garde n'a donc fait que se fusiller lui-même. Et les gars ont abattu un grand chêne, ont coupé ses branches, l'ont mis en mouvement sur leurs bras et quand le chêne a frappé la porte, elle s'est tout de suite cassée en deux.

Ils ont rempli d'argent leurs besaces, sont montés sur les chevaux et se sont mis en route. À mi chemin des Montagnes Noires, ils se sont arrêtés pour se reposer. C'est à cet endroit qu'ils ont compté l'argent pris dans la cave de Siget.

Depuis ce temps, on nomme cet endroit Rachiv – du mot ukrainien *rakhovati* qui veut dire «compter».

1. Oleksa Dovbouch est un Oprichki, un «pirate des forêts», Robin des bois des Carpates qui vole les riches pour donner aux pauvres – et se servir en passant. C'est un héros national houtsoul.

Une région frontière dans un pays en marge

Le pays de la Tisza est situé aux confins de l'Ukraine, de la Roumanie et de la Hongrie. Sa localisation au centre de l'Europe géographique lui a valu un destin particulièrement mouvementé dont nous traçons ici brièvement l'histoire.



La chaîne des Carpates s'étend sur plusieurs pays d'Europe centrale et orientale. Entre Tatras (Pologne et Slovaquie), Maramures, Alpes de Transylvanie et Monts Apuseni (Roumanie), elle fait une incursion verdoyante et sauvage en Ukraine, isolant la plaine de Transcarpatie du reste du pays. Depuis des temps immémoriaux, les Carpates ont servi de refuge face aux envahisseurs. Jusqu'il y a peu, des communautés rurales y vivaient en autarcie presque totale et conservaient de nombreux particularismes ethniques et folkloriques.

La vallée de la Tisza noire se trouve à l'est de la Transcarpatie, une des 24 régions (*oblast*) qui composent l'Ukraine indépendante, auxquelles s'ajoutent la République autonome de Crimée et deux villes à statut spécial: Kiev et Sébastopol.

Si l'Ukraine est considérée historiquement comme le berceau de la Russie et Kiev «la mère des villes russes», le déplacement du pouvoir vers le nord-est (Vladimir, Souzdal, Novgorod et finalement Moscou) à partir du XII^e siècle a progressivement marginalisé le pays. Sa position de frontière occidentale de la Russie moscovite a fini par lui donner son nom, *Ou Kraïn*, qui signifie «terre des confins».

Pendant les siècles qui suivirent l'effondrement de Kiev, l'espace ukrainien fut sous l'autorité de différents États dont il constitua les marches: Russie, Pologne, Lituanie, Autriche-Hongrie et Turquie ottomane (Odessa et la Crimée). Son territoire actuel n'a été totalement constitué qu'en 1954, lorsque Khrouchtchev décida de transférer la presqu'île de Crimée à la République socialiste soviétique d'Ukraine. Les régions occidentales, quant à elles, ne furent intégrées que peu de temps auparavant, dans la tourmente de la Seconde Guerre mondiale et des annexions effectuées par Staline au détriment de la Pologne (Galicie orientale), de la Tchécoslovaquie (Transcarpatie) et de la Roumanie (Bucovine du Nord).

Cette variété de destins historiques explique en grande partie la diversité régionale du pays, autant économique que socioculturelle et religieuse, qui menaça l'unité nationale après l'indépendance de 1991. Outre l'épineuse question de la Crimée et de la flotte de la mer Noire qui faillit dégénérer en conflit ouvert avec la Fédération de Russie, de fortes tensions se manifestèrent entre les riches régions industrielles de l'Est (Donetsk, Kharkov et bassin du Donbass, Dnipropetrovsk...) orthodoxes et russophones, et les régions occidentales, plus pauvres, gréco-catholiques et rurales, où le sentiment national ukrainien est particulièrement vivace.

TRANSCARPATIE

Dans cet ensemble, la Transcarpatie (appelée Ruthénie ou Ukraine subcarpatique sous les régimes austro-hongrois et tchécoslovaque)¹ cumule les singularités, ce qui en fait une sorte d'Ukraine au carré, confins des confins. Dernière région (si l'on excepte la Crimée) à avoir été incluse dans la République socialiste soviétique d'Ukraine en 1946, après un demi-millénaire de domination hongroise, une courte expérience tchécoslovaque entre les deux guerres et un jour d'indépendance le 15 mars 1939, elle fut la seule partie de l'URSS située à l'ouest des Carpates. Elle est donc plus proche géographiquement et culturellement de l'Europe centrale que de l'Europe orientale.

La majorité de la population du territoire de l'actuelle Transcarpatie (capitale Uzhgorod) est de langue ukrainienne et de tradition religieuse gréco-catholique ou orthodoxe. Sa position périphérique et enclavée, aux frontières de la Pologne, de la Slovaquie, de la Hongrie et de la Roumanie, lui vaut cependant une grande diversité de peuplement et une histoire particulièrement mouvementée². Une importante minorité magyare vit dans la plaine, près de la frontière hongroise, alors que les zones de peuplement roumaines, slovaques ou polonaises bordent les frontières de leurs États respectifs. Divers groupes issus du *melting pot* soviétique (dont de nombreux Russes) sont également établis dans la région.

La population juive, nombreuse avant-guerre, a été déportée par les Hongrois alliés de l'Allemagne nazie. Parmi les familles et individus qui survécurent au génocide, nombreux sont ceux qui émigrèrent aux États-Unis ou en Israël.

LE PAYS HOUTSOUL

Couvrant un territoire montagneux d'un peu moins de 2000 km² à cheval sur les régions ukrainiennes de Transcarpatie et de Tchernivtsi (ancienne Bucovine du Nord), ainsi que sur celles, roumaines, de Bucovine et des Maramures, le « pays houtsoul » (*Houtsoulchtchina*) doit son nom à un « peuple des montagnes » (*verkhovyntsi*) célèbre dans le folklore ukrainien. D'autres communautés, vivant essentiellement dans les vallées, partagent le territoire : Hongrois, Roumains et Tziganes.

Une légende raconte que les Houtsouls seraient issus des habitants des plaines fuyant les incursions mongoles (les troupes de Batu Khan, petit-fils de Genghis Khan, dévastèrent Kiev en 1240). Réfugiés autour des plus hauts sommets du pays, ils auraient progressivement constitué une communauté spécifique centrée sur l'élevage, l'artisanat et le travail du bois. Le film de Sergueï Paradjanov, *Les chevaux de feu* (dont le véritable titre est *Les ombres des ancêtres oubliés*, inspiré de la nouvelle éponyme de l'écrivain ukrainien Mikhaïl Kotsioubinski, publiée en 1911) illustre cette association intime entre la vie pastorale des alpages, l'univers forestier et l'identité houtsoule.

L'ethnographie situe les Houtsouls dans l'ensemble des Ruthènes carpathiques (*Carpatho-Rusyn*), de langue slave, composée de trois autres groupes : les Lemkos, les Boikos et les Ruthènes de Transcarpatie. Le mot Ruthène (*Rusyn*) est dérivé du terme *Rus*, désignant les habitants de la Russie kievienne. De langue ukrainienne, les Ruthènes carpathiques forment un groupe essentiellement situé autour de l'arc des Carpates, en Ukraine, Roumanie, Pologne et Slovaquie. Le nom désignait anciennement les populations slaves des marches occidentales de la Russie (Biélorusses et Ukrainiens), puis, ensuite, les Ukrainiens de Galicie et de Transcarpatie. La séparation progressive entre les Ruthènes (*Rusyn*) et les Russes (*Russky*) est en grande partie la conséquence des invasions mongoles, fait historique dont la tradition orale a gardé la trace.

Dans la période chaotique qui suivit l'effondrement des Empires austro-hongrois et russe à la fin de la Première Guerre mondiale, une éphémère République houtsoule fut proclamée à Iasinia le 5 février 1919. Un natif du bourg, le journaliste et homme politique Stepan Klochurak, organisa l'armée houtsoule qui combattit les Hongrois. La République survécut jusqu'au 11 juin de la même année, en contrôlant le territoire autour de Iasinia, avant d'être envahie par l'armée roumaine³. Puis, lorsque la Transcarpatie fut incluse dans la Tchécoslovaquie du président Masaryk après le traité de Versailles (1921), sous le nom de « Ruthénie subcarpatique », Stepan Klochurak la représenta lors des négociations relatives à son autonomie en 1938. Enfin, lors de l'indépendance d'un jour de la République d'Ukraine Subcarpatique, le 15 mars 1939, il en fut le Ministre de la Défense.

L'unique timbre frappé du sceau de la République d'Ukraine subcarpatique représente l'église Ivan Strouk de Iasinia.

POSTCOMMUNISME ET INCERTITUDES GÉOPOLITIQUES

Région la plus pauvre d'Ukraine, la Transcarpatie postcommuniste connaît une situation économique et sociale particulièrement difficile qui génère de nombreuses migrations pendulaires et «voyages-négoces» vers les pays d'Europe centrale. La liberté de circulation vers les pays voisins avait été grandement facilitée après la chute de l'URSS, même si les points de passage sont peu nombreux et les contrôles aux frontières relativement tatillons.

D'anciens liens ont dès lors été rétablis avec des régions voisines, principalement polonaises, hongroises et slovaques, notamment par l'intermédiaire des populations «sœurs» établies en Transcarpatie et par le biais du projet «euro-région des Carpates». C'est ainsi que la capitale transcarpatique, Uzhgorod, et la ville slovaque de Kosice, distantes de 100 kilomètres, ont signé en 2000 un jumelage triangulaire avec une ville danoise.

Quant à la vallée de la Tisza, ravagée par des inondations en 1994 et 2001, elle a reçu les secours d'associations hongroises. La petite ville de Rachiv, particulièrement touchée, a été jumelée avec Siget, en Hongrie.

Dans ce contexte, l'entrée programmée des pays d'Europe centrale dans l'Union européenne est perçue comme une lourde menace pour les habitants de Transcarpatie qui risquent d'y perdre leur liberté de circulation (sans visa) vers les pays voisins – indispensable à leur survie économique (migrations pendulaires, travail au noir, négocios et trafics divers) – ainsi que leur ancrage européen.

De plus, les évolutions politiques actuelles de l'Ukraine, dans le contexte d'un durcissement des régimes post-soviétiques (Biélorussie, Moldavie et Russie) et d'une dépendance énergétique croissante à l'égard de Moscou, y suscitent de fortes inquiétudes.

1. L'usage du préfixe *sub-* ou *trans-* est lié à la position géographique de la région par rapport au centre de l'État dans lequel elle est incluse. Vue de Budapest ou de Prague, la région est «sous les Carpates», mais vue de Moscou ou de Kiev, elle est «au-delà des Carpates».

2. Sur l'histoire complexe de cette région et de l'identité ruthène, voir l'ouvrage détaillé de P.R. Magocsi, *The shaping of a National Identity. Subcarpathian Rus'*, 1848-1948, Harvard Ukrainian Research Institute, 1978.

3. Le récit de cette aventure a été écrit et publié par Klochurak sous le titre *Do voli* (Vers la liberté). Parmi d'autres témoignages sur la République houtsoule: *Hory hovariat* (La montagne parle), par Oulas Samtchiouk et *Horalska Republika - romanž podkarpatske russi* (La République des Montagnes - roman des Ruthènes de Subcarpatie), de Z.M. Kudej.

Une lettre de Iasinia

Bonjour !

Moi, ma femme et mon fils, nous vous saluons.

Je vous remercie pour la lettre, la photo et pour tout ce que vous nous avez écrit.

Je vous remercie encore de ne pas avoir été trop paresseux pour nous écrire.

Notre vie coule lentement. Il fait beau, le soleil chauffe encore. J'habite dans la pauvreté car tout est cher dans les magasins et au marché.

Vous ne vous ennuyez pas de nous? Écrivez-nous. Comment allez-vous?

Je suis malade, ma mère est déjà morte depuis six mois. Quelle est votre santé et comment vivez-vous, comment vous débrouillez-vous?

Excusez-moi pour ma courte lettre, car je n'ai rien à vous écrire.

Avec tous nos sincères sentiments.

Nous attendons une réponse de vous.

Nikolaï

BIBLIOGRAPHIE

Ukraine

- MAGOSCI, Paul Robert, *A History of Ukraine*, University of Toronto Press, 1996.
REID, Anna, *Borderland. A Journey through the History of Ukraine*, Phoenix, 1997.

Transcarpatie et Carpates d'Ukraine

- CHAUVIER, Jean-Marie, *La Transcarpatie dans le tourbillon du grand virage*, in *Le Monde diplomatique*, juin 1993.
HOSKO, Jurij, *Ethnic affiliation of the Settlers of the Ukrainian Carpathians in the 14th-16th Centuries*, in *Ethnologia Slavica*, 21, Bratislava 1990.
MAGOSCI, Paul Robert, *The shaping of a national identity - Subcarpathian Rus' - 1848-1948*, Harvard Ukrainian Research Institute, 1978.
MAGOSCI, Paul Robert, *Wooden churches in the Carpathians*, W. Braumüller, Vienne, 1982.
PETROV, Aleksei L., *Medieval Carpathian Rus*, East European Monographs, 1998.
SHANDOR, Vincent, *Carpatho-Ukraine in the Twentieth Century : A Political and Legal History*, Harvard University Press, 1997.
SOKIL, Vassil, *Pisana Kernitsa. Toponimitchni legendi ta perekazi oukraïntziv karpat* (Puits décorés. Légendes et histoires toponymiques des Carpates d'Ukraine), Institut Narodoznavstva Oukraïni, Lviv, 1994.
WINCH, Michael, *Republic for a day: An Eye-Witness Account of the Carpatho-Ukraine Incident*, Londres, 1939.

Pays houtsoul

- CUISENIER, Jean, *Mémoire des Carpathes*, Terre Humaine, Plon, 2000.
KLOCHURAK, Stepan, *Do voli* (Vers la liberté).
KUDEJ, Z.M., *Horalska Republika - roman podkarpatke russi* (La République des Montagnes - roman des ruthènes de Transcarpatie), Bratislava, 1932.
PARADJANOV, Sergueï, *Les chevaux de feu*, film (URSS, 1964) d'après la nouvelle de Mikhaïl Kotsioubinski, *Tini Sabytich Predkiw* (Les ombres des ancêtres oublié), 1911.
POLEC, Andrzej (dir.), *Distant glens and moors : the Hutsuls today*. Photographs by Andrzej Polec, Introduction by Martin Pollack, texts by Galina Boitchouk, Maria Hryniuk, Valentyn Moroz, Martin Pollack, Warszawa, Wydawnictwo A. P., 1997.
RIEGER, Janusz A., editor, *A Lexical Atlas of the Hutsul Dialects of the Ukrainian Language*. Harvard Univ. Press, Cambridge, 1996.
SAMTCHIOUK Oulas, *Hory hovariat* (La montagne parle).
SUCHY, Lida, *Portrait of a Hutsul Village*, National Geographic. Washington, D.C.: Vol. 192, No. 5, November 1997.
VINCENZ, Stanislaw. *On the high uplands: sagas, songs, tales, and legends of the Carpathians*. translated by H. C. Stevens. Roy Pub.: New York; 1955.

REMERCIEMENTS

**Ce livre n'aurait pu voir le jour
sans l'aide de nos amis de Kiev et de Transcarpatie**

Nous pensons d'abord à Igor Zhuk qui s'est dépensé sans compter pour organiser notre première saison dans les Carpates et nous fournir une précieuse documentation; à sa fille Oksana qui malgré des circonstances difficiles a trouvé le temps de traduire les légendes racontant les origines des Carpates et du pays houtsoul; à nos guides et amis d'Uzhgorod:
Viktor Lutak, Denis Dobra et Vitali Feschenko;
à Ivan, Maria, Liouba, Michaïl et ses deux sœurs;
à Nikolaï, Maria, leurs enfants et toute la communauté tzigane de Iasinia;
à la mère de Nikolaï, décédée au printemps 2001;
à Olga et Roman;
au président des vétérans locaux et au responsable de l'église catholique hongroise;
à Natalia Vasilevnia Sougovia, conservatrice du musée de Iasinia;
au directeur et aux professeurs de l'école de Tchorna Tisza;
au maire, aux trois boulangeries, aux trois popes,
au chapelain et au prêtre uniate de Iasinia;
au policier et à l'apiculteur de Zelenaïa;
à la gardienne de la Salle du Royaume;
aux enfants porteurs de planches;
à Igor le cavalier et à sa famille;
aux musiciens, aux chanteurs et aux danseurs du festival folklorique de Rachiv;
aux nombreuses grands-mères croisées sur notre chemin;
à tous les habitants de Iasinia, Tchorna Tisza, Stebnie, Lazechtchina,
Zelenaïa, Kvasi et Stebnie qui nous ont reçus chaleureusement,
sans jamais mégoter sur les boissons fortes.

De nombreuses personnes nous ont également aidés et soutenus en Belgique

Nous pensons particulièrement à Stéphane Joncker et à Guy Dewandeler pour leur relecture attentive, la mise en page et la couverture de cet ouvrage, dont ils ont été les précieux et indispensables artisans;
à Didier Robert, Romy De Weerd, Dominique Wautier, Robert Massart,
Étienne Arcq, Lily Bogaerts, Antoinette Brouyaux,
Anne Coenen, Daniel Weyssow et Regine Schröer pour leur lecture et leurs encouragements.

TABLE

Invitation	7
Extrême Europe	11
Wagons pour Uzhgorod	
Vers la montagne	
Première saison: L'été des grands-mères	17
La légende d'Ivan	
Cimetière et eau de vie	
Hata	
Transports matinaux et atelier clandestin	
Bog	
Mémoires croisées	
Stèles	
Affaire d'État	
Passage de col	
Zones stratégiques	
Mouches à miel	
Deuxième saison: Les grands jours	45
L'arrivée des popes sauvages	
L'État nous oublie	
Père au Goulag, fils communiste	
100, rue de l'Armée Rouge	
Icônes	
Esprit de clocher	
Christos Vaskress	
Œil noir	
Parachute	
Disputes théologiques	
Troisième saison: Mascarades	73
Boues et brouillards	
Flocons électroniques	
Un hameau suspendu	
Koliady	
Loups-garous	
La tempête	
Silences	
Chaleurs	
Paradis	
Légendes toponymiques	101
Les Carpates	
Le pays des Houtsouls	
Le mont Goverla	
Les monts Bliznitsy	
La ville de Rachiv	
Une région frontière dans un pays en marge	109
Transcarpatie	
Le pays houtsoul	
Postcommunisme et incertitudes géopolitiques	
Une lettre de Iasinia	115
Bibliographie	116
Remerciements	117

Tirages originaux: Nicolas Springael
Couverture: Guy Dewandeler
Mise en page et carte: Stéphane Joncker

Achevé d'imprimer
le 1^{er} avril 2002
sur les presses de l'imprimerie Chauveheid
à Stavelot, Belgique

La présente édition a été tirée à 750 exemplaires

D/2002/Nicolas Springael, auteur-éditeur